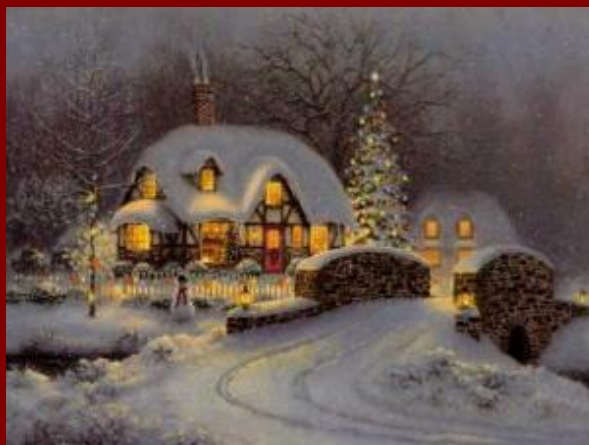


Arbre poétique chez Francopolis !



Une traversée de mots
au goût de Noël...



Boules et contes de Noël : 2003 – 2021

copyright sur photos et textes

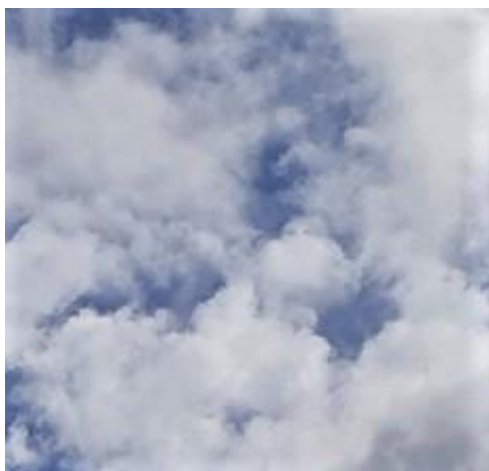
BOULES ET CONTES DE NOËL DANS FRANCOPOLIS



Décembre 2021

Jeanne Gerval-Arouff

De nuages et d'écumes...



*Le nuage regarde – Ah !
père Noël ou signe du Père ?
l'instant incarné*

©Jeanne Gerval ARouff
Floréal, du « balcon-atelier »,
vendredi 17 décembre 2021, 8 h a.m.



*Écume en éveil –
Oreilles yeux bouche nez corps ouverts
dense présence*



*Écume en pleurs – Oh !
glisser d'atome en atome
suivre La Lumière*

samedi 18 décembre 2021

Monique W. Labidoire

Le houx de Noël

En forêt tu t'appropries la saison d'hiver
Les fougères sont brûlées, les arbres se déshabillent
Les pas du promeneur crissent sur le feuillage
C'est à ton tour d'être honoré, recherché, vigoureux

Bienvenu dans les châteaux comme dans les chaumières
Tu partages avec le gui des souhaits pétillants
Mais en cet an piquant de fièvres et de chagrins
Tu tiens tes douceurs et tes baisers en sommeil

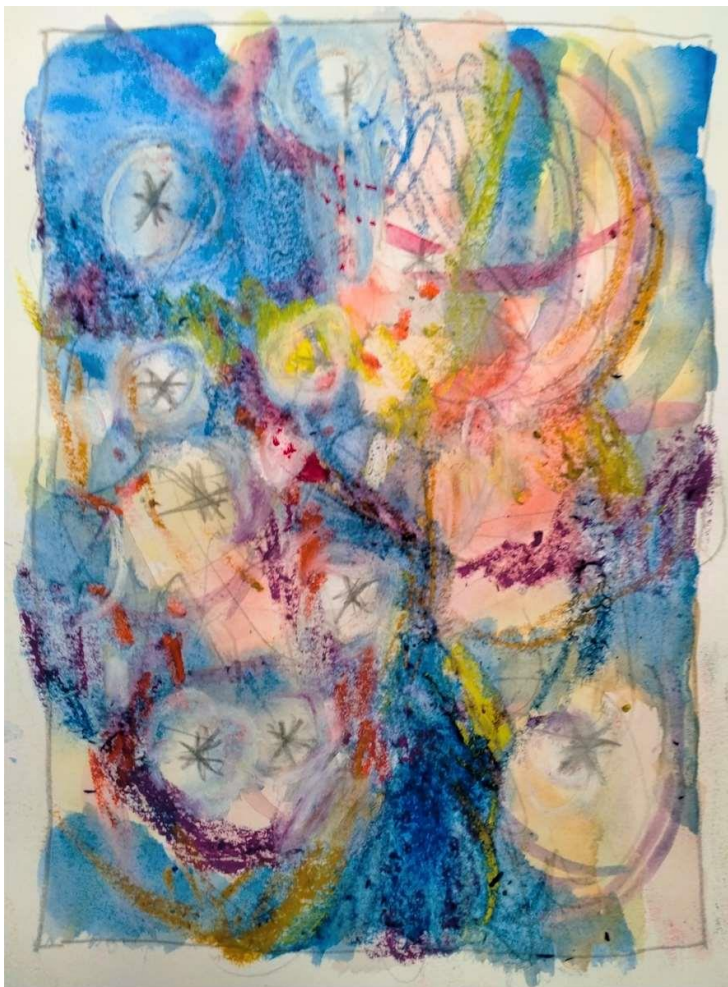
Tu t'ornes coquettement de myriades écarlates
Emmagasinant tes ferveurs toujours vives
Tu apprivoises les uns, les autres, hôtes et étrangers
Pour une année neuve, fraternelle, lumineuse.

Tu portes toi aussi la bonne nouvelle
Sans myrrhe, sans or et sans encens
Avec seulement cette fraction du temps
Que tu nous offres au seul mot de Noël.

*Extrait du recueil **Être du monde**. Poèmes, accompagnés
d'aquarelles de Léa Labidoire (Éditions Éditinter,
septembre 2021, 102 p., 20 €) – voir au numéro de
novembre-décembre de notre revue la Note de lecture de
Dana Shishmanian.*

Alena Meas

*Une mêlée de flocons et de joie
C'est depuis peu que nous avons remarqué
Que le ciel se libère
Que les étoiles ne se sentent plus
Aussi résolument signes du destin
Que la neige soulage et purifie
Que la nuit recèle
Ce que nous n'avons jamais osé toucher
Qu'elle est noire mais pas sans issue
Que nous l'attendons
Cœur scindé, ouvert, saignant
Pour qu'elle vienne et dévoile
Pour qu'elle sacre
Pour qu'elle ramène à la vie.*



©Alena Meas, poème et tableau, 10 décembre 2021

Voir à notre rubrique ANNONCES, la notice sur son dernier recueil, qui vient de paraître aux éditions Unicité.

Dominique Zinenberg

Quelques boules de Noël quelque peu ironiques

Les avents,
Les aveux
Et les vœux

Que c'est beau ! Que c'est beau ! Que c'est beau !

La messe de minuit
La crèche comme un nid
Noël et jour de l'an

Que c'est beau ! Que c'est beau !

La neige, la luge, le ski
Le champagne et les ors
des festins

Que c'est beau !

Le foie gras (en question)
Les fagots dans le poêle
Le sapin (en question)

Les cadeaux, les cadeaux

Que c'est beau ! Que c'est beau !

Traditions en ton nom
Combien de détritrus
Pour faire crever plus vite
Les océans !

Que c'est beau !

Et tous ces gens dehors
Dans le froid
Étrangers, désolés, rejetés
Indigents, esseulés
à même le sol gelé

Que c'est beau ! Que c'est beau ! Que c'est beau !

À l'approche de Noël
Les arbres sont vêtus
De brumes et de nuages

Leurs branches noires
Sont en prière.

À l'approche de Noël
Les boules de gui
Se voient de loin
Dans la campagne
Ils ont encore grossi
Cette année.

À l'approche de Noël
Les nefs sont des crèches
Sentant la paille, le lait
D'ânesse et le talc
Des rêves.

À l'approche de Noël
La pauvreté se revêt de grelots
Scintillants, de rides nouvelles,
De cristaux blancs.
Ce sont diamants pour mieux mourir
À l'approche de Noël.

Qui a dessiné
Au fusain
Sur fond gris perle
Les arbres nus
De l'hiver ?

On croirait de gros nids
Ces boules de gui
Trognes des paysages,
De lourds corbeaux
Fendent les airs
Les prés ont goût de cendres
Les eaux sont grises
Un cri
Nous précipite
Dans l'abîme.

Qui a chassé les étoiles
Pour les villes éclairées
La lune se retire,
Mélancolique.
Un enfant recueille
Un jouet cassé

Sa joie illumine
La tente humide.

La petite fille
Aux allumettes
Est de retour.

©Dominique Zinenberg,
le 15 décembre 2021

Dana Shishmanian

Initiation

*Couché sur une aile
dort l'oiseau – dors tu – t'apprends
le mystère du vol*

*Respire par les os –
des flûtes qui chantent sur le vent –
des ailes aux chevilles*

*Tête vide plonge dans puits
sans eau – on la retire pleine
d'une brève anamnèse*

©Dana Shishmanian
(pour un futur recueil...)

Michel Ostertag

Cette année, le père Noël en a eu assez de ne travailler qu'une nuit par an, alors il a décidé de prolonger sa soirée à l'infini, enfin, n'exagérons pas, seulement tout au long de la semaine entre les deux fêtes, Noël et jour de l'An... Mais cela ne se passa pas comme il l'avait souhaité. En effet, les enfants qui ont vu, au matin, leur sapin bien garni comme tous les ans de jouets de toutes dimensions et de toutes variétés, la chose ne présenta aucune récrimination, mais pour tous les autres, qui ont vu, au lever leur sapin pareil à la veille, sans aucun cadeau, la chose ne passa pas, cri, pleurs, roulades au sol devant l'arbre, colère mal contenue et les parents décontenancés, ne sachant pas quoi dire ni quoi faire et se contentèrent de prendre dans leurs bras leurs enfants et les cajoler à l'infini, mais cela ne suffit pas vraiment à apaiser ce petit monde.

Le lendemain matin, des voisins vinrent dire que le père Noël était passé chez eux dans la nuit et avait apporté quantité de jouets tous plus beaux les uns que les autres...

Ceux qui n'avaient toujours rien reçu se montrèrent de forte méchante humeur, il faut les comprendre ! On parla d'une pétition à écrire et à envoyer dans les plus brefs délais au pays du père Noël.

La nuit suivante, un second miracle se produisit et les derniers habitants du village eurent leurs sapins garnis de cadeaux comme c'était la coutume.

La mauvaise humeur s'apaisa et la population oublia assez rapidement cet incident. La pétition ne fut jamais envoyée et les esprits pensèrent à autre chose comme aux problèmes de la vie journalière.

Mais quand l'année nouvelle vint à penser à Noël, aussitôt les esprits se remémorèrent très rapidement à ce qui s'était passé à la nuit du Noël précédent. On demanda à monsieur le Maire d'intervenir auprès du père Noël ou de son état-major, ce qui fut fait, on fit remarquer à celui-ci que son idée avait été des plus mauvaises pour la population enfantine. Il comprit et promit de ne plus jamais recommencer.

Promesse tenue !

Décembre 2020

2020  Invitée : <u>Jeanne</u> <u>Gerval Arouff</u>	2020  Invitée : <u>Patricia</u> <u>Laranco</u>	2020  Invitée : <u>Roselyne</u> <u>Fritel</u>	2020  Invité : <u>Claude</u> <u>Luezior</u>
2020  <u>Dominique</u>	2020  <u>Michel</u>	2020  <u>Dana</u>	2020  <u>Gertie</u>

Jeanne Gerval-Arouff

Et La Lumière Fut !

Sur le mur d'en face

le palmier projette un paysage céleste

la lune porte l'attente prolongée

briques et tiges de fer à l'assaut du ciel

pleine lune dans sa majesté mouvante

mystère d'un atome

le surnaturel jouant au naturel

et veille la croix.



©Jeanne Gerval ARouff
31 octobre 2020

Patricia Laranco

Ciel si fragile qu'il en devient fontaine
qui crachotte en tous sens
des confettis de bleu.



©Patricia Laranco, décembre 2020

Roselyne Fritel

Poèmes du confinement en offrande à Noël

Solitude

sur un poème de François Cheng

À tant contempler le ciel de ta fenêtre
s'ouvrira peut-être, une nuit d'hiver,
le sentier pavé d'étoiles dont tu rêves.

3 février 2020

À l'école du confinement
Je mène une vie d'oiseau
j'aime ma cage dorée
refuge entre ciel et nuages

En secret
Je me gave de graines virtuelles
et si mon abreuvoir se vidait
la pluie saurait bien le remplir

27 avril 2020

L'fracassable rumeur

Sur un poème de Michel Dugué

« L'fracassable rumeur »

celle de la mer qui cernait ton île natale

« L'fracassable amour »

celui des mots du dictionnaire

« L'fracassable désir »

celui de vivre encore un peu

Autant de pierres vivantes

qu'il te suffira d'entasser

pour enjamber d'un bond

Les grilles du paradis.

©Roselyne Fritel

2020

L'iris rouge



L' Iris rouge

Roselyne Fritel

Claude Luezior

La crèche de mon enfance...



Le Noël d'Elia, la petite chienne de mon enfance



Je n'ai pas bien compris cette histoire de sapin soudainement transplanté dans un coin du salon. Et de bébé dans une mangeoire assiégée par une noria de cadeaux.

Coexistence d'une crèche toute simple et d'une opulence tape à l'œil où se disputent boules, guirlandes et autres artifices.

Fête de lumières, certes, mais quand j'essaie de m'approprier discrètement l'une de ces boîtes enrubannées et de la cacher avec mes provisions sous la table, je me fais gronder ! Doucement, il est vrai, car il y a dans la maisonnée une sorte de trêve où la tension électrique entre humains, chiens et loups, canins et félins semble avoir baissé d'un cran. Comme si ce nouveau-né de la Dame au voile bleu était une mise à terre venue du ciel. J'ai bien tenté de le porter délicatement dans mes crocs mais je me suis fait remettre à l'ordre par un bœuf et un âne, couple atypique de vigiles qui se disent assermentés.

Bref, une histoire assez étrange avec des moutons que je ne suis parvenu à rassembler, un charpentier au chômage, des anges apprentis aérostiers et, au loin, des rois couverts d'or, d'encens et de myrrhe : peut-être des demandeurs de niche fiscale à ce petit peuple de santons. Qui sait ? On ne se méfie jamais assez...

Toujours est-il que, le soir venu, juste avant une messe au beau milieu de la nuit (sans doute une de ces idées venues de Palestine !), éclate une effervescence sans pareil. Tout le monde s'embrasse, déchire les emballages jusque-là si précieux, se papouille, se congratule avec frénésie. Pour ma part, j'ai droit à un long fuseau transparent dans lequel trône en majesté une double friandise.

Cette naissance au solstice d'hiver a du bon car j'avoue justement avoir une petite faim... d'éternité.

©Claude Luezior

18 décembre 2020

Dominique Zinenberg

Décorer le sapin imaginaire
L'enguirlander de légendes
Le faire scintiller de mots inouïs
L'enraciner dans le dictionnaire encyclopédique
De l'amour
Le parer des boules translucides de la connaissance
Respirer les effluves de sa poésie
La grande forêt de ses ancêtres
La clairière de son essor
Et lui accorder la grâce
De la musique exponentielle,
Du trait épuré du peintre
Et du grelot du rire des enfants.

Du brouillard
à la neige
De la forêt
à l'âtre
De l'humus
au cœur
De la sève
au sang

ô sapin,

cette joie que tu donnes
est d'un vert si vaste
qu'il traverse le temps
et accompagne
toutes les âmes
qui s'en sont allées
cette année,
les âmes tant aimées
qui sont neige
et brouillard
désormais.

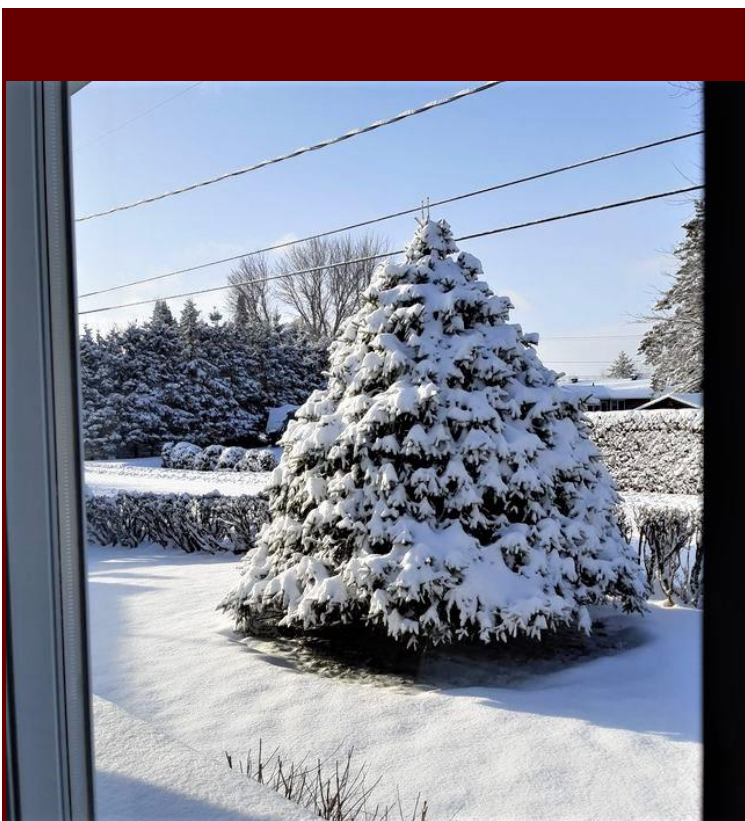
Décembre attend
Sa neige heureuse
Décembre espère
Son sapin bleu
Des lumières clignotent
Et des enfants gigotent
Le vent soulève les jupes
Aucun marché de dupes
Juste un cerf dans les lointains

Brame un désir époustouflant
La cheminée respire
La luge est de sortie
Et les arbres sont noirs
Décembre est un chœur
À crampons
À prendre
À l'unisson.

©Dominique Zinenberg,
décembre 2020

Gertrude Millaire

Oups...le ski arrive ce samedi... viteement que j'installe mon sapin... le voici et si tu fais la vaisselle, tu ne peux le manquer... la lumière, l'éclairage change selon les humeurs du jour... il suffit de regarder par la fenêtre !



Message et photo extraits de FB, décembre 2020

Michel Ostertag

Paroles de sapin



Sachez qu'en plaçant autant de boules sur le sapin, ce n'est pas ce qu'il demande, le pauvre, lui, si tranquille dans la forêt, il ne demande rien à personne, il a poussé sans aucune aide et voici, qu'un beau jour, un type, l'air peu aimable, est venu avec sa scie à fendre les arbres et vlan il lui coupe ses racines, puis le ligote et le met sous plastique, vous parlez d'un truc peu normal.

Stocké pendant un long temps dans un hangar sans air ni soleil, le voici projeté dans un camion à rouler sur les routes de France pendant des jours et des jours, puis le voici arrivé chez vous, bien au chaud, mis en lumière, arrimé dans un trépied en fer, jusque-là, tout est parfait, puis vient le moment où les enfants s'affairent autour de lui, lui écarte les branches de façon à ce qu'elles soient le plus horizontales possibles,

jusque-là ça va encore, mais ce n'est pas tout, arrive le moment où toute la famille réunie autour de lui accroche les boules, par dizaines, ici, là, à droite, en haut, en bas, devant, derrière, il n'en peut plus, il étouffe, il crie grâce, veut retrouver sa légèreté, redevenir comme avant au temps où il était en forêt, mais rien n'y fait, il devra être là, épauler la famille, subir les flashes des appareils photos, rester bien droit et faire attention que ses branches ne retombent pas le long du tronc.

Puis, la nuit finit par arriver, et au petit jour, les enfants accourront à ses pieds, joyeux à ouvrir tous ces cadeaux disposés à ses pieds et pour lui, ça sera sa récompense, la raison de sa présence et de tout ce mal qu'il a subi pour donner cette joie aux enfants.

Alors, ayons une pensée attendrie à son égard et, une fois Noël passé, prenons soin de lui et ne le jetons pas à la poubelle avec mépris et désinvolture, mais avec une pensée de reconnaissance pour la sympathie dont il a fait preuve envers nous tous...

©Michel Ostertag, décembre 2020

Trois contes de Noël

Le Père Noël devra-t-il être confiné ?

Il y a quelque temps, à New York, au siège de l'ONU, s'est réunie une commission extraordinaire à « l'Office mondial du Père Noël ». Un des sujets cruciaux à l'ordre du jour était : « Faut-il ou non confiner le Père Noël ? » À la suite de cette question générale, une avalanche d'autres ont jailli : doit-on obliger le Père Noël à porter le masque pendant la nuit du réveillon ? Sera-t-il autorisé à descendre par les cheminées ou devra-t-il se contenter de déposer les cadeaux devant la porte des logements, de peur de contaminer les familles ? Devra-t-il remplir une autorisation de sortie ? Et le cas échéant, à qui la remettra-t-il ?

Le débat avait été intense. Certains intervenants avaient crié au scandale, comme ce représentant d'un département français qui hurla : « J'ai dépensé une grosse somme pour le ramonage de mes immeubles. J'exige une indemnité ! » Un autre s'était opposé à ce que le Père Noël déposât les jouets devant la porte des maisons, car il craignait qu'ils ne fussent volés ou que des animaux, les sangliers en particulier, ne les saccagent.

Au cours de la réunion, quelqu'un suggéra que l'on demande son avis au Père Noël lui-même. Son bras droit fut chargé de la mission délicate de lui poser les questions suivantes : Accepterait-il de porter le masque pendant sa tournée mondiale ? De se laver les mains ou plutôt de se servir du gel hydroalcoolique chaque fois qu'il déposerait les jouets à l'entrée des maisons ?

Le bras droit accepta sans rechigner, mais prévint la Haute Assemblée que cela prendrait un peu de temps car le Père Noël se faisait vieux et qu'il n'était pas disponible. « Il se repose beaucoup avant sa tournée annuelle », précisa-t-il.

L'Assemblée accepta le délai envisagé.

À la toute fin de la séance, un participant proposa un référendum mondial, mais cela parut hautement irréaliste à la majorité assemblée : Comment comptez-vous toucher nos milliards d'habitants parlant tant de langues différentes, insinua l'un des membres ?

Bref, le débat dura toute la nuit sans jamais aboutir à un accord. La décision fut retardée *sine die*.

Quelques jours plus tard, la jeunesse fut alertée par les réseaux sociaux et fut très perturbée à l'idée que le Père Noël ne puisse prendre son traîneau et parcourir la planète comme à l'accoutumée pour distribuer leurs cadeaux aux enfants.

Tous les pays manifestèrent leur inquiétude ; les plus hautes instances les relayèrent et on décida de laisser le Père Noël tranquille. On trouva ridicule de vouloir obliger cet homme âgé et fatigué à vouloir remplir une autorisation de sortie (lui qui ne s'autorisait à sortir qu'une nuit par an !) On dépassait les bornes, on marchait sur la tête, on était devenus fous !

La Haute Commission, réunie en urgence décida, à l'unanimité, que le Père Noël serait désormais secondé par un garçon et une fille - parité oblige – et qu'ils auraient mission d'aider à charger et décharger les

cadeaux la nuit du réveillon. Ce jeune couple se connaissait depuis l'enfance et s'appelait Noé et Nono. Le Père Noël les guiderait sur tous les chemins, toutes les routes afin qu'ils déposent au plus vite les présents tant attendus par les enfants du monde entier. Les deux jeunes gens pourraient compter sur son sens de l'orientation et son raccourci secret, habitué qu'il était à parcourir depuis tant d'années toutes les routes du ciel.

Le Père Noël accepta cette proposition, tout heureux de partager son traîneau avec deux jeunes personnes. La solitude de Noël, sans qu'il se le fût avoué jusqu'ici, commençait à lui peser.

Bien évidemment, en cette période de confinement, le port du masque resterait obligatoire pour tout l'équipage et afin de contenter l'Administration, l'attestation du Père Noël, en tant que patron de Noé et Nono, leur permettrait d'accomplir leur mission nocturne la nuit du 24 décembre.

Toute une campagne est à l'œuvre, au moment où j'écris ces lignes, pour préparer psychologiquement les populations à voir le Père Noël accompagné par le jeune couple d'assistants. On prétend que les cadeaux seront distribués à une vitesse jamais constatée auparavant et ce message met en liesse tous les réseaux sociaux. On danse déjà de joie, on applaudit à tout rompre, car un Noël hors norme nous attendrait !

Le Père Noël s'est syndiqué...

Qu'est-ce qu'il a encore, le papy Noël ?

Quoi, il s'est inscrit à la CGT ?

Et depuis quand ?

Le mois dernier...

Et il n'a rien dit à personne, le bougre !

Et c'est pour ça qu'il est en grève, en ce moment ? Pas fou, il fait cela au moment de son unique journée de travail de l'année... Et que veut-il ?

Il veut une journée de travail de dix heures seulement et le travail de nuit payé triple...

Rien que cela !

Il veut un aide qui l'accompagne, car depuis quelque temps, il a des vertiges et a peur de tomber du haut de son traîneau...

Bon, on lui mettra un bracelet au poignet relié par satellite, comme ça, si jamais il tombe, nous serons prévenus et nous viendrons le secourir, comme ça, il sera rassuré le papy ! Non !

Pour ce qui est des dix heures de travail, on en reparlera plus tard, pour les prochains pères Noël, car pour l'instant je ne vois pas de solution, il va falloir embaucher... Payer triple, faut pas rêver, il aura une prime de nuit majorée, point barre !

Je vais courir lui annoncer cela, j'espère qu'il reprendra le travail sous peu. Ah ! Les vieux d'aujourd'hui, c'est plus comme avant !

La plainte du ramoneur

Oui, il faut dire qu'en ce moment, la coupe déborde ! J'étais tranquille, jusqu'à maintenant, mon travail consistait à ramoner les cheminées à l'approche de l'hiver, mais depuis quelques années, parce qu'il y a de plus en plus de chauffage électrique et les gens ne touchent plus à leur cheminée, ramoner, ils ne savent plus ce que c'est !

La cheminée dans leurs appartements, ça ne sert plus qu'à la décoration au mieux, au pire à entasser livres, magazines, disques et voilà, qu'aujourd'hui, dans cette période de COVID, les gens veulent fêter le réveillon de Noël, famille réunie et, pourquoi ne pas faire un vrai feu de cheminée avec tous les cadeaux disposés devant la famille, réunie. La belle idée que voilà ! Oui, mais la cheminée, pas ramonée depuis une décennie, comment va-t-elle réagir et si on fichait le feu à l'immeuble, on aurait gagné le pompon, non !

Alors, on décroche le téléphone ou on tape sur Internet et on appelle le ramoneur, vite qu'il vienne ramoner ma cheminée, un peu avant le réveillon de Noël et c'est moi qui suis de garde, je prends le plus vite possible mon échelle, mes hérissons carrés et ronds, les brosses à suie et les cordes aussi, j'enfile ma tenue et me voilà prêt !

Et la fatigue vient vite, à grimper sur les toits, j'ai beau faire très attention à ne pas chuter, mais en fin de journée, d'autant qu'en ce moment la nuit s'étend de bonne heure, la fatigue venant il y a des moments où le risque est réel. Et aussi le coup de blues !

Je devrais changer de métier, suivre une formation, que sais-je, c'est ce que je me répète sans cesse, mais ma consolation sera que la nuit de Noël, le Père Noël ne salira pas sa belle tenue rouge et que les jouets ne seront pas abîmés, salis, déchirés et ça, croyez-moi, ça vaut toutes les primes de fin d'année !

Dana Shishmanian

Le sens magnétique

Pour les âmes parties en 2020

Nous sommes l'ambrosie du monde
Nous la portons sur nos têtes telle une offrande
Elle est notre vie notre corps notre âme en extension
Tendue vers plus grand qu'elle se déchirant en montant
Exsangue saignant pleurant
Le Styx agite sourdement en dessous ses ondes noires
Elle n'y tombera pas
Un vent puissant la porte l'enveloppe l'anéantit
Dans le mouvement d'ascension obsessionnel
irrépressible
Du sens magnétique.

Écouter Samuel Barber - Adagio pour cordes Op.
11 (1936) Avec l'Orchestre Philharmonique de Munich
dirigé par Sergiu Celibidache (enregistrement live: 15,
17, 19 & 20 janvier 1992) :
<https://www.youtube.com/watch?v=x7lH3JabQG4>

Doina Cernica

L'ours jaune



Illustration par Ana Constantinescu

Il était encore un hiver au ciel désert. Inquiète, la Petite Fille regardait la silhouette mince du Lilas et soupirait : il lui paraissait être de plus en plus seul et sans garde contre le vent et le froid. Elle éprouvait une tristesse amère, qui la mena inconsciemment sur les sentiers de la forêt.

La Petite Fille y pénétra sans apercevoir l'entrée noire. Quand la lumière disparut complètement, elle s'arrêta et crut un instant que ce chemin est tout différent. Mais c'était toujours un chemin et elle se mit en route. D'abord, la Petite Fille fut enveloppée par la chaleur, ensuite elle entendit le chant de l'eau. Et quand les ténèbres se dissipèrent, elle sentit deux yeux bruns qui la scrutaient. Devant elle, sur un fauteuil de mousse verte, se tenait un ours couleur de miel. La Petite Fille le regarda avec épouvante et avec joie. Plutôt avec joie.

– Qui es-tu ?

– Je suis l'Ours Jaune.

Un parfum se levait tout autour. Elle regarda et vit quelques fleurs dans l'herbe verte. Elle s'assombrit. L'Ours l'examinait. Il ne l'avait demandé qui était. Il devinait beaucoup de choses.

– Qu'est-ce que tu cherches ?

La Petite Fille tressaillit et c'est alors, en lui répondant, qu'elle sut :

– Le Soleil.

L'Ours Jaune eut un sourire. Il se leva, s'approcha d'elle et la caressa. Il était bon comme le pain. La Petite Fille enfuit son visage dans la fourrure dorée et commença à pleurer.

– Il languit. Il n'a plus de feuilles. Plus de fleurs. Le vent le heurte. Le froid le fait sécher. Quand le soleil brillait,

c'était tout autre chose. Maintenant le Lilas est malade et seul.

L'Ours grogna tout bas :

– Non. Une petite fille a des larmes pour lui.

Il la prit dans ses bras et le fauteuil trembla, en ouvrant une porte. Ils pénétrèrent dans une contrée au ciel noir d'où poussaient des arbres, quelques-uns vigoureux, d'autres plutôt minces, mais qui tendaient tous une foule de branches, leurs cimes baignant dans une rivière jaune. Ils s'arrêtèrent sur sa rive. L'Ours s'assit et, en la tenant sur les genoux, attendait la question. Qui vint aussitôt :

– Pourquoi les arbres poussent-ils à l'envers ?

– Ce ne sont pas des arbres. Ce n'est que leurs racines. Nous nous trouvons sous la terre.

Elle le regarda de ses yeux limpides.

– Qui es-tu ?

– Je suis l'Ours Jaune.

– Qui es-tu, Ours Jaune ?

– Le Gardien du Soleil.

La Petite Fille se leva d'un bond. Elle aspira longuement de l'air et se laissa tomber à ses pieds.

– Maintenant, c'est l'hiver. Le ciel est désert. Où est le Soleil ?

– Ici même. Au cœur de la terre. C'est de là que vient la rivière. Les racines boivent son eau brûlante et vivante et

la conduisent aux troncs des arbres, là où poussent les boutons qui attendent le printemps. Quand il vient, les boutons s'ouvrent et libèrent les fleurs, pour qu'elles réjouissent du Soleil hissé de nouveau sur le ciel. L'heure de mon repos est venue et alors je flâne à l'aise dans la forêt...

Le ciel était toujours désert, mais le froid avait commencé à s'en aller, et lorsque la Petite Fille colla sa joue au corps maigre du Lilas, elle entendit son cœur battre lentement et devina la naissance muette des fleurs. Elle le caressa légèrement, souriant au souvenir d'un ours bon comme le pain, à la fourrure couleur d'or, de miel et de soleil.

Traduit u roumain
par Valérie Maillard et Marius Roman

Décembre 2019

Roland Nadaus

Joyeux, bon et beau Noël : mais à quand la paix sur Terre ?

Carillons d'étoiles
Musiques des constellations
Tout le cosmos se met en branle
pour que scintille l'Éternité

Charivari dans les cieux
Tohu-bohu chez les planètes
et joie sur la Terre
pour fêter l'Enfant-Dieu

Cloches de glace en Antarctique
cloches de feu à l'équateur
cloches de pluie cloches de sable
La Terre résonne et sonne dans le cœur d'un enfant

Et ce Cœur lui-même sonne
à Lui seul carillon d'Amour
pour l'humanité pour les filles et les fils d'homme
tous appelés enfants de Dieu

Dans toutes les langues même Parole
même si Noël se dit autrement
car le Verbe est le Verbe
polyglotte et Un

L'Enfant-Jésus gigote
bien qu'enveloppé de bandelettes très serrées
à la manière de cette époque
l'époque de la Nativité

C'est qu'Il est Carillon
de la Bonne Nouvelle :
avant même de naître Il le savait
car les enfants devinent tout.

Jésus gigote le soir de Noël :
j'aime regarder ce bébé agité
comme la Vie qui s'agite
en chacun de nous –s'agite et agit–

Carillons de lumières
Carillons de parfums
Carillons de couleurs

et même carillons de nuit

Mais ce jour-là

cette Nuit-là

fut Lumière

– elle le demeure.

Extrait de *"Regards sur l'Enfant-Jésus"*

(pages 34/35)

Michel Ostertag

Le Père Noël est en arrêt maladie...

Au fil des dernières décennies le Père Noël était de plus en plus fatigué et malade. À un point tel qu'il lui était maintenant pénible de se déplacer, même en traîneau.

L'année dernière, il ne put aller au-delà des grandes villes, bien qu'il fût aidé par sa femme et ses deux plus fidèles amis. Son absence sema la détresse dans tous les petits villages de notre chère campagne. Toute la nuit de la Nativité, partout, il fut attendu, en vain.

Cette année, à l'approche de Noël, dans le petit village aveyronnais de Salles, tous les habitants, bien qu'ils ne fussent guère nombreux, s'émurent de la visite du Père Noël qu'il devait faire la nuit du réveillon. Allait-il venir ou pas ?

Se référant à ce qui s'était passé l'année précédente, Monsieur le Maire eut la bonne idée de rassembler tout le Conseil municipal en une réunion exceptionnelle. Une heure tardive avait été choisie. Le plus grand secret fut demandé. Les conseillers prirent une mine de circonstance et lampe de poche à la main se retrouvèrent dans la plus grande salle de la mairie.

Le Maire n'y alla pas par quatre chemins :

– Messieurs, l'heure est grave ! Nous savons tous que Noël approche et ne nous voilons pas la face, cette année comme l'année dernière, le Père Noël ne viendra pas nous rendre visite...

- Que devons-nous faire ? demanda un conseiller.
- Nous devons nous-mêmes remplacer le Père Noël, c'est pas plus compliqué que cela !
- Vous croyez ?

Persuadé de sa bonne idée, le maire réussit à convaincre ses conseillers. Une fois obtenue l'unanimité, il répartit les tâches. À chacun un travail précis. Au menuisier, la tâche de fabriquer une hotte pour placer les jouets ; aux dames de coudre un habit dans la meilleure étoffe ; au paysan de prêter sa jument la plus docile pour tirer le traîneau ; au cafetier de remplir une ou deux gourdes pour l'aider à passer les moments difficiles de son périple ; au garagiste de faire l'impossible pour construire un traîneau ; au marchand de jouets la charge de garnir la hotte pour tous les enfants du village et même ceux du village voisin...

Des crédits furent octroyés : le maire avait fait et refait ses comptes : il pouvait délier un tant soit peu les cordons de la bourse municipale.

L'ancien facteur se souvint qu'il avait été Père Noël, une fois, jadis, au moment de la remise des prix à l'école. Il dit qu'il savait tenir le rôle. Donc, on n'eut pas de scrupule à le lui octroyer !

Ainsi, tout fut mis en place pour jouer au Père Noël.

Et c'est le cœur joyeux que la nuit de Noël tout ce monde fut pris d'une intense activité.

À l'heure dite, le Père Noël, pour la plus grande joie des enfants, se présenta devant les maisons du village, les bras encombrés de cadeaux, de jouets de toutes sortes.

Accueilli par tous, jeunes et moins jeunes, il obtint un vrai triomphe !

Et le lendemain, tous les habitants voulurent que l'opération se renouvelle à chaque fois. Le vrai Père Noël était devenu celui-là et pas l'autre !

On ne sut jamais si l'autre, celui qui venait tous les ans depuis des décennies, apprit la chose, toujours est-il qu'on ne le revit jamais plus... Seul celui que le village avait choisi reçut le titre de Père Noël officiel !

Moralité : Ne jamais hésiter à remplacer ce qui existe depuis des décennies voire des siècles. La vie est mouvement. Les traditions sont appelées à être renouvelées. Et, ce qui est bâti aujourd'hui vaut souvent aussi bien ou mieux que ce qui l'a été jadis...

©Michel Ostertag, décembre 2019

Mireille Diaz-Florian

Boules-Haïku de Noël

Sur l'asphalte gris
Les reflets d'une ville
Un homme sur le pont

Le jardin ouvert
Des pas lents sur le gravier
Une feuille dorée

Un rideau de pluie
A la surface de l'eau
L'éclat bleu du jour

Sur l'écorce nue
Le vent glacé de l'hiver
Tic tac passe le temps

Rouge l'horizon
L'eau engloutit le soleil
Revient le phénix

Grincements des gonds
Sur le seuil des maisons vides
Plumes en allées

©Mireille Diaz-Florian

Décembre 2019

Dana Shishmanian

Trinité

Explore ta fragilité
telle une mine d'or noir
laboure ta souffrance
laisse déborder
ta peine
relâche tes genoux
touche terre
baise pierre
coule larme
glisse voix muette
comme souffle
dernier
dans serrure cœur
ouvre
chambre trésors
invisibles
âme repose là
mienne
tienne
sans nom
dans la paix

de Dieu seul
endormi sur l'épaule
de son Fils
Femme es-tu là
pour encore
les réinventer
tous les deux

Du recueil *Mercredi entre deux peurs*,
L'Harmattan, 2011

Doina Cernica

Le merle noir

C'était quelque chose qu'on n'avait jamais entendu, ni chant, ni gazouillis, comme si deux feuilletes d'argent auraient glissé l'une sur l'autre. « Sais-tu qui fait ce doux tapage ? » La Tortue, qui, alors même que l'hiver s'enfonçait dans un sommeil profond, entendait la Fillette, lui répondit de loin : « Les merles ! » Elle ouvrit la fenêtre, tâchant de dénicher dans quel arbre du jardin ils avaient trouvé refuge, mais le bruit les effraya, ils s'élancèrent en volée vers le ciel, tellement nombreux qu'ils le cachèrent pendant un instant de la soie noire de leurs plumes, parsemée des pépites d'or de leurs becs et de leurs petits yeux, ensuite ils disparurent comme s'ils n'avaient jamais été. La Fillette soupira avec regret, lorsque soudain elle vit l'un d'eux sur la neige. Elle enfila rapidement ses bottines, sa doudoune, le bonnet et les gants et courut au jardin. Elle voulait mieux le voir. Souhaitait le connaître. Mais quand elle s'y rapprocha, le Merle noir entra dans la neige, laissant derrière lui un trou profond comme d'un puit. Elle se pencha dessus tâchant de regarder au plus bas, mais ne le vit pas. Quand elle voulut se relever, elle glissa, sans savoir de combien, mais en rouvrant les yeux elle se retrouva debout. Seulement, de quel côté qu'elle aurait regardé, elle ne voyait que du blanc et du blanc, de la neige et encore de la neige. Mais quand ses yeux s'habituerent à l'éclat, elle commença à discerner les créatures autour d'elle. Elles avaient un visage, elles avaient des ailes. Étaient-ce des étoiles ?

– Oui, oui ! répondirent-elles en chœur, dans un tintement prolongé. Nous sommes de Petites Etoiles de Neige, des Flocons Neigeux. Appelle-nous comme tu voudras !

Mais tous n'étaient pas des flocons de neige. Il y en avait d'autres, différents, qui la regardaient de sous leurs franges et coiffes transparentes.

– Nous sommes les Cristaux de Glace. Là-haut, on nous appelle Grêle.

À la forme allongée et pointue, sympathiques, malgré leur voix légèrement chuintante, se présentèrent aussi les Glaçons. Puis, inimaginablement frêle, aussi fin qu'un sourire, aux aiguilles de glace adossées l'une à l'autre, vint le Givre. Et à la fin, grâces, l'air de reines de l'hiver, se rapprochèrent d'elle les Fleurs de Glace.

– Nous te connaissons et nous nous réjouissons de pouvoir mieux te voir. Plus d'une fois le matin nous a surpris à la fenêtre de ta chambre. Nous aimons regarder à l'intérieur des maisons des humains, mais nous n'arrivons pas à les explorer à notre aise. Leur chaleur et celle du soleil nous chassent rapidement.

– Que faites-vous là ?

– Nous t'attendions.

– Comment saviez-vous que j'allais venir ? s'étonna la Fillette.

– C'est notre ami le Merle Noir qui nous l'a dit. Il a des yeux d'or, car il a vu bien de belles choses et a su s'en réjouir.

- Nous aussi nous nous sommes réjouis de la vue des habitations et des forêts au-dessus desquelles nous avons volé, murmurèrent à mille voix les Flocons de Neige.
- Nous n'avons pas raison de nous plaindre, la rassurèrent aussi les Cristaux de Glace. Nous enveloppons les branches des arbres et de là-haut, nous n'avons pas de cesse d'admirer les étoiles la nuit dans le ciel, et le jour, les enfants qui se lugeant.
- Vous n'imaginez pas combien il est plaisant de rester suspendu à l'avant-toit des maisons, rirent les Glaçons, et de suivre l'envol des boules de neige dans l'air, lorsque les petits sortent de l'école, ou les chats qui se faufilent sur la crête des congères presque sans les toucher, ou le tintamarre des moineaux pour le morceau de pain jeté par quelque passant.



Le chat dans la neige... (photo Gertrude Millaire)

– De tout ce que nous avons vu, sifflèrent les aiguilles du Givre, nous avons aimé le plus la pomme non cueillie dans l’arbre, laissée par les hommes pour qu’elle appelle une riche récolte future. Le sapin de Noël, la lumière de la chandelle allumée aux portraits des anciens, les bougies sur le gâteau anniversaire...

– Il nous faudrait un hiver entier pour raconter toutes les beautés surgies sur notre route, tout ce que nous avons relevé en regardant à travers vos fenêtres, la regardèrent rêveuses les Fleurs de Glace. Mais personne parmi nous n’a jamais vu un rosier en fleur. Et el Merle Noir aux yeux d’or dit qu’elle n’a jamais rien rencontré de plus exquis qu’une rose.

– Alors nous nous sommes attristés, continua un Glaçon, et le Merle Noir aux yeux d’or avec nous. Mais lorsqu’il a vu que de dépit, les Flocons de Neige ont commencé à perdre leurs ailettes, il nous a promis une rose. Maintenant il nous attend, tu pourras aussi te réjouir de lui et de notre joie.

La Fillette crut qu’elle allait faire long chemin aux côtés des créatures de l’hiver, mais ils s’écartèrent tout simplement, ensuite, avec elle, ils se placèrent en cercle. Ainsi toutes purent voir, en un seul et même instant, au milieu d’eux, une petite tige sous une cloche de verre. Et collé à elle, la chauffant avec son corps, le Merle Noir.

– Tu voulais me voir..., sourit-il vers la Fillette.

– Je souhaitais te remercier pour votre chant extraordinaire et te demander comment vous êtes arrivés dans le jardin, quand votre maison c’est la forêt.

— Oui, la forêt est notre maison, sauf que, quand le gel s’y rend maître, nous voyageons vers des parcs, nous faisons halte dans des jardins, qui se réchauffent de la chaleur de vos maisons, sont plus riches en fruits secs et semences nourricières. Mais j’y vais parfois aussi en été. Surtout pour voir le rosier en fleur. Depuis que je l’ai découvert, une flamme odorante dont la beauté ne peut se raconter, je ne me rassasie pas de le contempler. Mais c’est une merveille de l’été, car l’hiver, un pied seulement de sa tige hors des terres, abrité par une cloche de verre, il dort enseveli dans la neige.

— Et que fais-tu là, maintenant ?

— Je leur ai tant parlé, aux créatures de glace et de neige, de la splendeur du rosier en fleur, qu’elles en sont venues non seulement à rêver de lui, mais aussi à éprouver de la souffrance à l’idée de ne jamais le voir. Je me sens responsable de ce qui leur arrive.

— Et tu as décidé de donner au rosier la chaleur de ton corps, la ferveur de l’été, la fièvre de la vie, devina-t-elle, inquiète, pour que tes amies puissent le voir en fleur !

Le Merle lui répondit, mais la Fillette ne distingua pas ses mots, car ils furent couverts du vacarme ébloui des Fleurs de neige, Glaçons, Flocons, Aiguilles givreuses, Cristaux glacés. DU sommet fendu de la petite tige avait surgi un pédoncule d’un vert cru. Collé à la cloche de verre, le Merle Noir commença à tourner autour. Toujours plus vite, un cercle fin et noir, aux éclats d’or. Lorsqu’il s’arrêta, on vit la tige chargée de branches frêles et de jeunes feuilles. Le merle respira profondément et recommença à tourner autour de la cloche. Cette fois, un

peu plus lentement : dans le silence accompli en lequel elles le suivaient, la Fillette et les créatures de l'hiver entendaient ses plumes grésiller contre les parois de la cloche comme sur les dents d'une scie. Lorsqu'il cessa, le Merle tenait à peine debout. Il semblait épuisé, mais il se redressa fièrement en entendant les cliquetis de joie des Glaçons et les battements d'aile des Flocons et des Etoiles de neige : un bouton surgit à l'instant répandait une lumière bleuâtre, et à travers la peau fine on apercevait les veinules pourpres de la fleur qui allait éclore devant eux.

Maintenant tout dura bien plus longtemps. Le Merle faisait le tour de la cloche péniblement, comme si c'était la tranche d'un couteau, et il semblait faillir s'écrouler. Et il finit par s'écrouler pour de bon, mais la Fillette seule sentit l'épuisement, la froideur qui le gagnaient. Les autres éclatèrent en ovations, cris, clameurs, acclamations et musiques de joie à la vue du rosier en fleur. La rose éclosée était petite, d'un rouge chaud, vif, et son parfum puissant traversait les parois de la cloche de verre. La Fillette pensa qu'en effet, c'était la plus belle rose qu'elle avait jamais vue et que seulement le petit cœur du Merle Noir pouvait l'égaler.

Après que les yeux des milliers de créatures de l'hiver la virent, pour ne plus jamais l'oublier, la rose retourna en bouton, et la branche le reprit avec elle, dans la profondeur protectrice de la tige. Les Flocons de Neige, Glaçons, Fleurs, Cristaux et Aiguilles de glace se rapprochèrent du Merle. Ils le regardèrent avec gratitude, admiration et angoisse. Ils ne savaient pas comment l'aider. Le Merle les regarda avec bienveillance et sourit à la Fillette en la rassurant :

— Amenez-moi en surface et laissez-moi sur la neige. Si mes frères et sœurs remarquent mon absence, ils retourneront me chercher et nous irons en forêt. Toi, se tourna-t-il vers la Fillette, en l'enveloppant avec bonneté dans la lumière de son œil d'or, ne reste pas près de moi pour les attendre. S'ils te voient, ils pourraient s'effrayer et ne plus descendre. Et je ne peux m'en aller que porté par leurs ailes. Peut-être...

La Fillette soupira toute tendue, mais n'osa pas articuler un seul mot.

Lorsqu'elle arriva essoufflée par la course dans la maison, elle grimpa immédiatement sur la margelle de la fenêtre, sans même se déshabiller. La vitre était couverte de buée et pendant que la Fillette promenait ses mains gantées dessus pour l'essuyer, il lui sembla voir tantôt le Merle Noir sur la neige blanche, tantôt le Merle Noir et le petit cœur comme sang de la rose, tantôt une soie sombre aux éclats d'or couvrant le jardin. Mais quand la vitre s'éclaircit, la neige tombait si dense, qu'elle ne put plus rien y distinguer.

Traduit du roumain par Dana Shishmanian

Décembre 2018

Nicole Barrière

Temps de Noël

Un enfant suffit, présent
une main suffit, tendue
dans le tumulte des sanglots
Ce jour, cette heure
la nudité des multitudes cherche l'autre
ouvre la page et dit : je t'aime.
dans le silence, les images des solitudes
les cieux gris sentent venir la lumière.
Et le monde se lève
cœur battant jubilation
libère et envahit
l'abîme du seul mot fraternités

Jours ordinaires d'entente et d'appel
Même l'obscurité des jours de pauvreté,
c'est toujours l'étable des humbles
et l'espoir d'un jour beau d'accueil
sur la vieille terre des pleurs,
Le silence soudain chuchote.

Respirent et halètent les prières
longue marche des ombres, équinoxes des fois
Dans l'air les oiseaux d'exil ne peuvent dormir
De quelle douleur se tendent leurs ailes ?
De quel cri se fendent leurs becs ?
De quelle attente piétinent leurs pas ?

Derrière les jalousies, veillent les tempes engourdis
tourmentées d'agapes insolentes
le monde meurtri d'ordres militaires
pleure comme l'enfant dans le rocher
le songe bat et affole sa gorge
un enfant vient en silence
dans l'ombre de sa croix

Il fait grand soleil sur la joue des lunes
Et grande tourmente sur la douleur du monde
il arrive comme les pauvres de l'exil
dans le vent et déjà fuit vers les étoiles
Dieu le voit debout sur le soleil.

©Nicole Barrière
Dimanche 23 décembre 2018

Michel Ostertag

Je n'accrocherai pas de boules de Noël
Au sapin 2018.
Je n'appellerais pas le Père Noël
Sur son smartphone personnel,
Il est toujours occupé, alors...
Je me contenterais de penser
Aux années passées, aux enfants,
Aux parents s'amusant à accrocher
Boules et guirlandes
Au sapin familial.
Je penserais à tous ces souvenirs
Et je m'endormirais
Pour faire des rêves où, je serai
À côté du Père Noël, sur son
Traîneau, à distribuer les jouets
De maison en maison,
De sapin en sapin et jusqu'au
Matin, je serai à ses côtés.
Et quand je me réveillerai un sourire
Illuminera mon visage et alors
Une vague de bonheur m'envahira
Pour toute la journée.
Cela sera pour moi un moment magique,
Comme le plus merveilleux des Noël

©Michel Ostertag, décembre 2018

Éliette Vialle

Le bébé de Noël...

J'entendis des exclamations et le rire de ma mère, je posai en hâte le bol de blédine de mon petit déjeuner, et m'approchais de la salle à manger, curieuse et amusée.

Là, près de la crèche que j'avais garnie avec mon père, ma mère était assise le bébé sur ses genoux. Elle brandissait au-dessus de la tête de l'enfant un énorme ours en peluche. Un ours brun à l'air placide plus grand que le bébé lui-même ! Elle roucoulait, gazouillait en agitant le jouet comme un trophée, le bébé pleurait... Je m'approchais, mon père était près d'eux, souriant... Je compris que c'était le cadeau de Noël du bébé et, avant de me joindre aux rires familiaux, je cherchais du regard sous la grosse branche de pin qui nous servait de sapin de Noël un paquet qui aurait pu m'être destiné.

Je ne croyais plus au Père Noël, bien sûr, j'étais une grande fille, j'avais six ans et j'avais eu une petite sœur !

Un jour je l'avais retrouvée dans mon petit lit rose, à ma place !... J'avais attendu qu'elle s'en aille le soir, pour me laisser dormir près de mes parents, comme d'habitude, mais on l'avait laissée !... et on m'avait couchée dans une chambre austère et lointaine, le bureau de mon père, dans un grand lit sombre et haut. J'avais peur, j'avais pleuré... et les autres couchers semblablement... j'avais peur, je pleurais... et on me donnait une fessée, et je pleurais plus fort, alors on fermait la porte, et, enfin, lasse de mes hurlements, je m'endormais jusqu'au lendemain.

Quelques jours auparavant, on m'avait emmenée chez une amie de ma maman. Déjà, quand ma maman avait été à l'hôpital, j'étais allée chez elle. Elle avait une fille bien plus grande que moi, qui profitait de son âge pour me faire, avec son cousin, des niches méchantes, comme jouer à cache-cache, et ne plus sortir de leur cachette jusqu'au goûter... je les appelais... personne... je prenais peur et je pleurais ...

Puis, on était rentré à la maison, maman était couchée dans son lit, souriante, entourée d'une nuée d'amies jacassantes et à l'air aussi ravi qu'elle. Et l'une de s'exclamer :

- Quel joli petit canard bleu !!!

Je m'approchais pour voir cet animal extraordinaire. Mais, j'aperçois, dans mon petit lit rose, une petite chose rougeâtre et renfrognée. C'était « ça » le joli petit canard bleu ???...

Mais en ce matin de Noël, le petit canard bleu pleurait devant son gros nounours en peluche, et maman de bêtifier tout en agitant le jouet !

Il n'y avait pas d'autre paquet sous la branche de pin-sapin de Noël que j'avais savamment décorée d'étoiles fabriquées avec le papier argenté du chocolat. Voyant mon manège, mon père me tendit un petit sachet en papier.

Je l'ouvris précipitamment, et je sortis quelques petits objets : un double décimètre, une équerre et un rapporteur en plastique transparent...

Je restai un long moment, assise sous la branche de pin-sapin de Noël, manipulant machinalement ces outils

scolaires sans réagir tant ma stupeur était grande...
et la tristesse, qui me gagnait peu à peu, alors que maman
ne cessait ses mièvreries.

Mon père comprit et me prit sur ses genoux et me dit en
me caressant les cheveux :

- Tu penses qu'on t'a oubliée ?

Je ne répondis pas.

©Éliette Vialle, décembre 2018

Dana Shishmanian

Souvenirs de Noël

Des neiges d'antan me vient une chanson
je souhaiterais entrer dans son tunnel de son
un souvenir est une lunette renversée
cela te regarde agrandi alors que tu rapetisses à l'autre
bout
nous sortions par la fenêtre à travers la neige c'était en
'54 et mon frère venait de naître
souvenir à peine inventé par recoupes simultanées
nous sommes tous les palimpsestes les uns des autres
et le regard qui nous regarde est ailleurs
tableaux dans une exposition avec le compositeur absent



Photo de Gertrude Millaire, au Québec

Noël avide de grâce tendant les bras
des langues de cendres lumineuses
nous tirant de nos retranchements
nous extrayant par le haut
(c'est qu'en fait on nous renverse
les racines poussent de la tête
nos langues de terre lèchent la terre
bien pendues / mal pendues
(la pendule pend au pédoncule
(alors la graine éclot de partout
et une lumière-or dissout la trame du temps
telle un tissu de bandelettes de momie
quand on ouvre brusquement le sarcophage
c'est la jonction du début et de la fin qui se croisent
sans se toucher
mon amour éternel soleil et lune espace pétrifié

(du recueil *Néant rose*, L'Harmattan, 2017)

Décembre 2017

Nicole Barrière

Neiges nouvelles en Velay-Forez



Ville claire de neige

Lance les giboulées des nuages roses de l'aube

Ville claire

Neige,

chaque pas de glace vers le ciel

contre la falaise

la neige

coule jusqu'à la rive

Rives claires de neige

Fleuve sombre reflet

Ville et rives claires sans douleur
s'enflamment aux pierres
des cathédrales

Vitraux sanglants

La lune invite à l'acre voyage du temps

La roche granit s'unit au vent aride

Des terres sans saisons

Falaises rouges

Falaises lumineuses

Au retentir des vents

Lumière et quiétude

Mouvements et chants

Entendus de la nef

Invoquent la fête et la neige

Corps vivant de l'Avent

Dans la nuit des Noël's

Toi,

Et vertige des amants

Le temps, la neige, le vent

tant d'astres nous arrachent à la mer

le ciel nous contient
tant de vagues se combattent
toi, la mer, les rives, les falaises,
tant de voix brisées sur les roches
dures du temps

©Nicole Barrière

Dimanche 17 décembre 2017

Gertrude Millaire

Je garde précieusement ce gout de Noël au fond de ma poche... et du coup, je trouve, mon pas plus léger, presque en apesanteur quand les lutins de nuit passent peindre le paysage tout en blanc pendant mon sommeil. C'est un peu comme si l'éveil surfait sur un air de musique à cordes spéciales, diapason unique, toujours différent des autres années mais dans la même gamme légère... fébrile et toute en douceur. Oui, je sais, je pourrais faire l'effort de partager un récit plus riche, plus sérieux, plus solennel pour cette belle nuit mais quand vient cette magie, je flotte et me laisse encercler par cet air joyeux et ce rire des enfants. Cette fébrilité dans l'air, nous porte, nous transporte et nous donne le gout d'y croire à cette fête, et une fois de plus, on se laisse prendre par cette nuit illuminée et ce rassemblement, ces rencontres nocturnes au pied du sapin... et ce rire des enfants, traces profondes dans le sillon de la vie et veille à la survie de cette mélodie du bonheur.

©Gertrude Millaire, décembre 2017

Dana Shishmanian

Le thé sans goût



Le thé sans goût contient tous les goûts
Le thé sans odeur tient tous les arômes
Le souffle coupé tu guettes une lumière d'or
Qui irise ton cœur tout entier
Quand à petites gorgées tu reçois
Telle une tasse consentante
La grâce du thé dans ton creux

Et son parfum reste
Après que tu n'es plus

Ainsi Noël nous effleure
Année après année
Alors que nos tasses pressentent
La brisure

©Dana Shishmanian
21 décembre 2017

Michel Ostertag

Comme des boules de feu
Ou des boules de neige
Ou des boules de crépon
Ou de papier
Vous êtes des boules
D'amour que l'on se passe
De main en main
Et dans un sourire
Que nous accrochons au sapin
Comme une décoration
Attribuée à l'enfance
A l'avenir, au bonheur
Comme des boules de feu
Ou des boules de neige
Ou des boules de crépon
Ou de papier
Vous êtes nos ambassadrices
De l'amour que nous voulons
Donner à nos familles, à nos amis,
Comme un rayonnement lumineux
Dans cette semaine de Noël
Comme des boules de feu
Ou des boules de neige...

©Michel Ostertag, décembre 2017

Dominique Zinenberg

Cette année-là... Un conte de Noël

Cette année-là le sapin, si modeste fût-il en vérité, était si odorant et si vert que ma mère décida qu'on le décorerait en accrochant des clémentines et elle avait ajouté, pensive : le vert et l'orange sont deux couleurs complémentaires !

Cette année-là le sapin le plus grand de la forêt, celui que chacun allait voir dans le plus grand secret, en marchant lentement pour savourer le moment de la rencontre comme un moment de grâce, avait préparé avec un soin plus vif ses aiguilles denses et d'un vert bleuté et prévenant sa parentèle d'arbres vénérables ou frêles, avait prié qu'on le remplît de tous les oiseaux qui nichent aux alentours afin qu'il eût chaud, et que le ramage de leur concert le fît voyager jusqu'aux Marquises au moins et qu'il devînt dans la nuit de Noël l'arbre cantique et l'arbre orgue qu'il avait toujours rêvé d'être.

Il y eut cet éblouissement de lumière duveteuse, de voûtes boisées de cathédrale, un ciel essaimant ses étoiles et ce sapin immense d'où ruisselait la plus parfaite des musiques qu'un être vivant eût jamais entendues ! Il pouvait bien mourir désormais, qu'importait ! Ce chant d'une nuit, la plus grande, ne cesserait plus de retentir dans la forêt, intimement, pour toujours, à qui marcherait doucement vers l'arbre enténébré.

Cette année-là le sapin serait décoré avec des anges ! J'en avais acheté au marché de Noël de Nuremberg. C'était léger, duveteux, blanc. C'était des anges qui avaient

l'apparence de plumes à moins que ce ne soit l'inverse ! J'aimais les petits sapins parce que j'avais une petite maison et qu'il n'aurait pas fallu que l'arbre prît toute la place. Aussitôt rentrée d'Allemagne, j'avais cherché avec fébrilité le sapin de mes rêves. Il devait sentir bon : il sentit bon. Il était de cette couleur profonde et lourde, si vert, si sombre et rien d'autre que ces anges pareils à des flocons de neige, si délicats, si éthérés... Comme j'étais fière de mon sapin cette année-là ! Ce fut mon seul cadeau, ce fut ma seule présence. Je me disais, un peu mélancolique, dans ma petite maison (pas même un chalet !) comme on est bien mon sapin et moi, comme on est bien !

Cette année-là le sapin fut décoré par la classe de CM1. Quel honneur ! On vous fait un grand honneur tonnait le directeur d'école, en êtes-vous conscients au moins, les enfants ? On l'avait placé dans le préau de l'école, bien centré, bien grand, bien ample. Déjà nu, on aurait dit que tel un oiseau, il déployait ses branches et qu'il aurait suffi d'un peu d'air et de ciel pour qu'il s'envole ... On avait mis à la disposition des enfants des boules de toutes les couleurs et de diverses tailles (comme on fait toujours en ces occasions) et aussi bien entendu des guirlandes d'or et d'argent, quelques étoiles scintillantes, bleues et dorées, enfin tout le matériel nécessaire pour orner **MAGNIFIQUEMENT** le sapin de l'école. La maîtresse avait dit « le maire va venir en personne pour l'inauguration, n'allez pas le décevoir ! » Il y avait dans la voix de la maîtresse quelque chose de menaçant, d'un peu inquiétant qui faisait oublier Noël et rappelait plutôt un contrôle de math ou l'affreuse dictée hebdomadaire !

Les enfants (dont je faisais partie) s'étaient mis à l'ouvrage avec exaltation. Les plus acrobates ou ceux (peut-être les mêmes) qui n'avaient pas le vertige, s'étaient emparé du sommet et moi qui étais restée si petite je me contentais, je m'en souviens, de placer quelques boules légères et glacées sur les plus basses branches.

Tout semblait aller bon train. L'arbre s'égayait à vue d'œil comme si la gaité des enfants était contagieuse. Sa robe sombre et enivrante chatoyait de couleurs pimpantes (enfin vous voyez ce que je veux dire, ça vous rappelle bien quelque chose !) et le préau prenait insensiblement des airs de fête, comme il se doit, quelques jours avant Noël. Comble de bonheur pendant la nuit qui suivit toute cette explosion décorative, il neigea !

Nous avions tous hâte (pour une fois) de faire le chemin jusqu'à l'école le lendemain matin. Tout le village et la campagne autour étaient blancs. C'était si beau (mais ça aussi vous savez, n'est-ce pas ? La neige ça fait toujours son effet, c'est du rêve à l'infini, du rêve de vie antérieure, et à l'intérieur de l'enfance, une enfance plus sacrée qui pousse ses ailes blanches, une mémoire immémoriale d'ouate primordiale, quelque chose d'un ailleurs amniotique...) Nous avions hâte de revoir notre « œuvre » !

Le sapin, ce ne fut qu'un cri unanime et strident, le sapin, vous dis-je, avait disparu. Oui, vous avez beau faire les sceptiques, c'est vrai, disparu. En lieu et place du sapin, des boules écrasées, des guirlandes en guenilles, lacérées, déchiquetées, quelques bouts verts jonchant le sol et des flocons de neige tombant en averse dans le préau car un large trou béait au plafond. Le sapin s'était échappé, s'était

envolé, avait repris sa liberté, nous avait faussé compagnie.

Les enfants pleuraient à qui mieux mieux. Les adultes criaient au scandale. Mais il est bien quelque part, quand même ce sapin. Des gazouillis de ce genre, qu'est-ce qu'on a pu en entendre. On n'en finissait plus de commenter cette disparition INCOMPREHENSIBLE !

Le village tout entier organisa les recherches. Les bois furent fouillés, les rivières sondées, les champs ratissés. Rien. Aucune trace de cette météorite verte et odorante. Il fallut se résigner, préparer la dinde aux marrons, mettre les cadeaux sous le sapin et festoyer !

On ne sait pas comment ça se produisit, mais dans la nuit du réveillon, une force magnétique attira tous les enfants de la classe, malgré les menaces parentales, à se rendre à l'école. Chacun était sorti de sa maison à peu près en même temps et pour ne pas avoir peur dans l'obscurité et le mystère des rues du village, les enfants s'étaient rapprochés les uns des autres, se tenant par la main et quand ils arrivèrent à l'école, la porte d'entrée était ouverte, le préau était illuminé, le toit avait retrouvé sa solidité et le sapin, tout emplumé de neige trônait au centre de la pièce, majestueux comme un griot vêtu de vert sombre, une odeur de myrte et d'encens enveloppait l'arbre et l'esprit de Noël ayant gagné les cœurs, les enfants entourèrent le sapin et entonnèrent un chant aérien, souffle d'oiseau sur leurs lèvres, souffle de vie et parfum de la forêt proche, ressuscitée.

©Dominique Zinenberg,
Vernon le 6 décembre 2017



Photos de Gertrude Millaire (Québec)

Décembre 2016

Gertrude Millaire

Je regarde par la fenêtre tout ce blanc posé sur les branches et j'entends comme des grelots de rire se poser sur le dôme de ma planète.

Le temps s'étire pour mieux habiter et parfumer ce coin d'univers de p'tits bonheurs au quotidien. De nouvelles odeurs et une chimie étrange venue d'ailleurs, circulent entre les passants. Ces inconnus d'hier, s'échangent des sourires en pleine rue.

Pris par une étrange ivresse, les enfants à l'œil pétillant et plein d'étoiles sèment leurs éclats de rire, juste pour le plaisir de déjouer le pas pressé des grands. Oui, ils ont dans leurs yeux, toute la lumière du monde et cette légèreté flotte au-dessus de la ville vêtue de sa longue robe blanche.

Cette nuit, le bonheur est palpable... la planète tourne plus rondement comme au ralenti et laisse derrière elle, une lueur si parfumée qu'elle nous donne l'envie d'y croire... et pourquoi pas !

©Gertrude Millaire, décembre 2016



Photo de Gertrude Millaire (Québec)

Karim Cornali

L'arbre aux oiseaux

Combien de variétés d'oiseaux sur mon arbre ?

Autant que de vérités d'oiseaux...

Autant que de boules de Noël...

(Poème à trois voix : 1ère voix, Karim Cornali ;
2ème voix, Sylvain Comte ; 3ème voix, Xavier
Chabauty.)

J'écoute le vent dans les feuilles. Il n'est que le vent dans
les feuilles. Il est tout ce dont j'ai besoin, à cet instant.

Je regarde les gens dans la rue. Il y en a des milliers. Je
pense à chacun d'eux. Ils ont tous un talent caché que je
ne connais pas - un don précieux.

©Karim Cornali (Extraits du recueil *Transe L*, écrit en
2013)

Ancien membre du comité, et collaborateur de
Francopolis



Dominique Zinenberg

La hotte vide du Père Noël

Le père Noël sourit. Il venait juste de jeter un coup d'œil sur la liste qu'il avait établie avec soin avant de se mettre en route et il avait constaté avec satisfaction et soulagement qu'il ne restait plus désormais qu'un village à pourvoir en cadeaux : la dernière escale, après quoi il pourrait se reposer.

Sur la plaine enneigée soufflait un vent glacial. Il faisait nuit et le village où il devait se rendre se trouvait à plusieurs lieues au-delà de la montagne de granit rose qu'il s'appêtait à gravir.

Ce village, il le connaissait bien, parce qu'il y était né, mais depuis des années et des années, il n'y avait plus remis les pieds parce qu'aucun enfant n'y habitait plus et qu'il n'avait donc plus eu à y passer les soirs de Noël pour contenter les désirs des enfants.

Or, cette année-là, contre toute attente, il avait reçu quelques jours seulement avant le commencement de son long voyage, une lettre d'une petite fille qui (et c'est ce qui avait frappé le Père Noël) loin de lui faire une liste interminable de cadeaux, lui avait écrit : « Père Noël, n'oublie pas de venir dans mon village, moi, je t'attends et je ne veux rien d'autre que ta présence. »

Le Père Noël s'était senti troublé par cette lettre si inhabituelle, mais quand il se fut rendu compte qu'elle avait été expédiée depuis son village natal, il s'était assis tout ému près de son feu et s'était laissé gagner par une

rêverie où flammes fauves et souvenirs lointains s'entremêlaient doucement.

Lui qui avait traversé tant de lieux et avait pu apprécier la beauté partout où elle se trouvait et même l'aider à s'inventer là où elle ne se livrait pas facilement, il dut convenir que nulle part ailleurs que dans son village il ne s'était senti aussi heureux et bien qu'il ne cherchât pas à savoir ce qui avait été à l'origine d'un tel bonheur, il en revêcut tous les délices dès qu'il se mit à rassembler ses souvenirs.

Le village – il se le rappelait – c'était comme une musique : un concert de flûtes et de violons mais c'était aussi une couleur ou plutôt non , c'était à proprement parler l'arc-en-ciel (comme si on s'était trouvé continuellement dans la rondeur subtile de la caresse de chaque nuance du prisme) ; c'était également, il s'en souvenait avec une telle force, soudain, le parfum des fleurs sauvages et des herbes des collines.

À vrai dire, de cadeaux dans la hotte, il n'en restait plus : le Père Noël avait voulu obéir à la petite fille et faire exactement selon son vœu. Il se disait que sans rien, il irait plus vite et qu'il arriverait bien avant minuit au village d'au-delà des monts.

Il ne savait au juste pourquoi il avait délaissé pour cette dernière étape le traîneau de toutes ses courses ni davantage la raison pour laquelle il avait remis en liberté le vieux renne qui jusque-là avait été sa plus fidèle monture.

Il luttait désormais avec les pierres, les rafales, la façade infinie de la nuit, mais il était heureux comme si au bout de la route s'accomplirait quelque chose de merveilleux. Bientôt son manteau rouge fut tout sali, puis il se déchira à cause des ronces du chemin et de la violence de la tempête. Bientôt il abandonna sa hotte devenue inutile.

Il avait froid le Père Noël et il ne sentait plus, à travers ses bottes usées, que la terre hostile qui le mordait comme si mille couteaux lui entraient dans la chair. Ses yeux lui faisaient mal et d'involontaires larmes picotaient ses joues bleues.

Qui eût reconnu le Père Noël en ce pauvre homme sans défense et qui allait comme si un fil invisible le guidait ? Il n'avait plus en tête que les quelques mots de la lettre que la petite fille lui avait envoyés et ces mots le poussaient à aller de l'avant : ils étaient plus forts que la bourrasque, plus forts que son épuisement et ils éclairaient son chemin comme l'eût fait, dans le ciel, tout un essaim d'étoiles.

Pour la première fois le Père Noël arriverait les mains vides dans un village et pour la première fois, il avait l'impression que c'était à lui qu'on allait faire un cadeau. Une petite fille lui avait demandé de venir et de venir sans rien ! Lui, le Père Noël, il n'avait pas l'habitude d'être aimé pour lui-même ; il était toujours venu avec quelque chose comme pour excuser sa présence. Alors bien sûr qu'il était heureux, à présent, le Père Noël, tout misérable et méconnaissable qu'il fût !

Des heures de lutte avaient passé. Minuit sonnerait bientôt et le Père Noël se hâtait pour ne pas être en retard au rendez-vous.

La petite fille attendait. Depuis des heures déjà, elle s'était préparée à le recevoir.

Elle était seule dans le village.

Comment était-elle venue jusque-là ? Nul jamais ne le sut ; mais elle ne s'était pas trompée de maison et c'était bien celle où avait grandi le Père Noël qu'elle avait ranimée et lavée...

Elle pensa qu'il aurait froid et elle avait remis une bûche dans la cheminée ; elle pensa qu'il aurait faim et elle lui avait préparé un potage où se mêlaient les souvenirs des mets qu'il avait le plus aimés et comme elle n'ignorait pas qu'il aimait la musique, elle s'était mise à chanter.

Quand il ouvrit la porte de la maison, le Père Noël se sentit enveloppé dans une palette de couleurs chatoyantes ; il huma la délicieuse odeur des herbes fraîches et des fleurs sauvages (celles-là même qu'il avait autrefois cueillies et qui embaumaient tant) et, regardant l'enfant qui chantait doucement, il comprit qu'il serait à tout jamais heureux parce qu'il avait été attendu et que toute la tendresse vraie dont il avait besoin lui avait été donnée, en un instant, dans un regard.

©Dominique Zinenberg,
décembre 2016

Dana Shishmanian

Voyage d'hiver

Le ciel s'écrie de tant de beauté
pour des pas absents
neige aveuglante rythmant l'ombre des forêts
qui frissonnent dans l'inconscient du songe
bandage miséricordieux et mensonger
sur des plaies inguérissables
terre froide oublieuse
d'un cœur brûlant
prêt à déborder de lave et de cendres
eaux attendant des tsunamis sous la glace
vents dormants dans des branches
rêvant d'un tourbillonnement futur
ainsi se préparent-ils en silence
les désastres
libérateurs de souffrance cachée
mais qui rompra le charme
de l'instant
l'aujourd'hui d'un regard
vaut l'éternité

(du recueil *Les poèmes de Lucy*,
Échappée belle édition, 2014)



(Sur la route de Maniwaki au Mont-Laurier, au Québec –
photo de Gertrude Millaire)

Décembre 2014

Dana Shishmanian

Une année en poésie. Récit intime en 23 haïkus

Tu ne peux voler
plus loin que ton aile. Pourtant,
tu peux l'agrandir

Dans ton assiette
un papillon égaré.
Il t'annonce l'avenir

Est-ce l'ensemenceur
ou la graine qui sait germer ?
Où et quand – qu'importe...

Si tu veux chanter
à faire trembler les arbres,
cesse de vouloir dire.

Dépris, seul, à part –
flocon sans terre où fondre,
sans ciel d'où tomber

Comme feuilles sous tes pas
tes pensées. Pierre de rivière,
ton cœur se soulève.

Le grand chant confond
la mer. Restent les couleurs seules
battues par la houle...

Tes sons ont fondu
comme l'eau au désert. La nuit,
seule bruite l'eau de lune

Retiens tes ailes – leur
force brise l'âme d'enfant du vent...
Laisse couler la source.

Des automnes pourrissent
sur tes épaules. Sous tes pas
s'abîment les années

Humilié, tu
reviens auprès de ton corps :
il s'enseigne l'esprit.

Prie, si tu peux. Ou
accroche tes linges au vent chaud
qui vient du désert.

Laisse pousser l'arbre
de la racine de ton corps –
des oiseaux viendront

Sagesse d'automne coule
dans des racines rabougries –
des fleurs s'enflammeront

Des feuilles rouge sang, braise
d'un incendie oublié,
raviveront ton cœur

L'esprit se soulève
dans la fraîcheur du temps – brise
l'interdit du corps

Tu flottes t'éparpilles
jettes tes ailes à terre... voler
autrement, soudain

Se jeter enfin
dans la grande vague – proue perçante
coupe l'œil de la nuit

Buisson ardent – cœur
en braise – peau flambant comme torche –
fumée d'écorce sèche

Prends pitié de toi
homme femme enfant frère de Dieu
t'es seul – avec toi

Le lac de montagne
soulève doucement ses eaux claires
le ciel s'y déverse

S'ouvre dans l'hiver
le secret de la fleur d'or,
ta vie le nourrit

Tu couches sur feuilles mortes
un violon rouge – ton corps
nu, illuminé



Gertrude Millaire

Les Noël se suivent... et l'arbre se dépouille lentement
Fragiles ces boules de Noël qui décorent nos vies !

Une fenêtre ouverte, un courant d'air et notre boule glisse
doucement
ne reste que des miettes colorées de souvenirs.

Invisibles ces boules laissent dans l'arbre une lueur
comme une absence
présente... un reflet de moments précieux que le temps ne
peut ternir.

Dominique Zinenberg

Soirée d'hiver.

Damier de nuit et de neige. Le réverbère, tout près, diffuse un halo de lumière sur le jardin. Traces de pas, de pattes de chats et l'arbre frêle se détache, noir, sur l'espace blanc figé dans le silence et le froid.

Tom regarde. Il s'est approché de la fenêtre pour percer l'obscurité.

Il scrute le tunnel de la nuit comme s'il allait dénicher un trésor. La neige n'a que des secrets et fait mystère de tout. Mais Tom ne s'inquiète pas de ne rien entendre et de ne voir que du rêve devant lui. Son front collé à la vitre commence à connaître la fraîcheur, comme pour le relier à l'extérieur et l'emporter sur le ballon rouge qu'il a laissé dans le jardin et qui doit sommeiller dans sa pellicule poudreuse.

Le temps semble s'être arrêté.

Dehors, le vent lève la neige qui reste suspendue, un instant, comme du sucre glace sur un gâteau imaginaire.

Par-delà leur jardin, Tom voit les contours de la maison des voisins. Quelques lampes clignotent là-bas et de la lucarne de la chambre du haut, il distingue une lueur malgré les voiles qui le séparent d'Annabelle.

Noël est peut-être déjà revenu, se dit Tom en voyant la neige tomber à nouveau avec lenteur, douceur et mélancolie.

C'est comme un feu d'artifice de blancheur. Le ciel est envahi par ce duvet qui remplace les étoiles.

Le miracle de la neige c'est le silence qu'elle génère.

De voir tourbillonner la neige, voilà que la tête lui tourne comme si Tom était happé par cette spirale dansante, irrégulière et envoûtante.

Annabelle ne ressemble à personne d'autre. Elle est la petite fille inattendue qui est venue de si loin. Yeux noirs, cheveux noirs, peau d'ambre, un profil léger comme une danseuse d'ivoire.

Chacun de ses gestes est tellement gracieux que Tom ne cesse de les voir en boucle pour bien les retrouver, comme de vrais souvenirs.

Il ne la connaît pas depuis longtemps, Annabelle. Ses parents et elle viennent d'emménager dans le village. Mais déjà c'est comme si avant n'avait jamais existé vraiment, qu'il n'y avait eu que la banalité de la vie ordinaire et rien qui distinguât une journée d'une autre.

La neige ne s'est pas arrêtée. Elle est devenue si pressante, si tourbillonnante, si folle que Tom est obligé de s'asseoir sur son fauteuil en rotin pour ne pas être pris de vertige.

Dans cette nuit qui commence, le rêve semble palpiter en même temps que voltige la neige, ainsi qu'un papillon.

C'est curieux d'être transporté soudain sur un ballon rouge qui, un moment auparavant était enfoui dans la neige au milieu du jardin blanc. Mais Tom est transporté, fenêtre ouverte sur la nuit de l'hiver, dans l'air glacial avec pour seule protection une immense écharpe enroulée autour de lui.

Quand sa marraine le lui avait offert, il avait remercié du bout des lèvres, mais il avait pensé, très vite malgré lui :

une drôle d'idée un ballon (même rouge) comme s'il n'en avait pas déjà des ballons !

Mais maintenant qu'il est juché sur le ballon rouge, quel confort inattendu : on dirait qu'il a enflé et qu'il ressemble désormais à une montgolfière! Il aurait quand même dû se douter que sa marraine n'était pas du genre à lui offrir n'importe quoi! La neige sur le visage le caresse comme s'il était dans un champ de coton. Il ne sent pas le froid, il ne craint pas la nuit. Son coeur bat plus fort à cause du vent qui fouette et de la découverte d'étoiles qui clignotent comme si elles lui faisaient un clin d'oeil. A côté de lui, sur une sorte de trône en velours se tient Annabelle dans son joli manteau d'hiver. Elle n'a pas hésité une seconde à venir le rejoindre quand il le lui a demandé il y a une minute. Maintenant qu'elle est près de lui, il sait qu'il pourra enfin jouer et être heureux comme jamais.

Les jeux sont des mimes. Les deux enfants des silhouettes et ombres chinoises. Annabelle danse comme une fée prodiguant des dons. Ses gestes sont déliés et se découpent avec élégance en une ondulation rythmée et harmonieuse sur le fond fantasmatique de la forêt proche ourlée d'un scintillement de neige.

Tom se laisse dériver sans presque intervenir. Il aime regarder évoluer Annabelle comme sur un lac pris par la glace. Elle patine comme elle dansait, aérienne et si jolie dans son petit manteau bleu nuit.

La neige n'a pas cessé d'auréoler le monde de silence et de beauté.

Ils rient en se lançant des boules de neige. Ils courent, s'essoufflent, et les boules de neige s'écrasent et se perdent dans l'infini, rejoignant des étoiles.

Maintenant ils terminent leur bonhomme de neige. En guise de nez, le ballon rouge, comme un nez de clown ; autour du cou la belle écharpe irisée, de l'écorce de chêne pour les yeux, une branche noire pour que le bonhomme ait l'air de se tenir à l'aide d'une canne. Annabelle défait sa chevelure pour offrir une bouche rouge formée par son chouchou.

Tom, Tom, mon chéri, c'est l'heure du petit déjeuner. Descends vite ! La voix de sa mère défait le rêve, mais il lui reste encore la nuit bleue de la chevelure d'Annabelle, toute soyeuse et parfumée, le piquant de la neige, le grelot de leurs rires.

Il se lève. Le ciel est d'un bleu sans mélange. Le jardin immaculé semble être né cette nuit même, comme s'il eût surgi de l'infini du temps. Au fond du jardin, presque à l'orée du petit bois, tout crénelé de poudreuse, se dresse un bonhomme de neige qui s'appuie sur un bâton noir. Sa bouche et son nez sont rouges. Il porte une écharpe qui réunit les couleurs de l'arc-en-ciel. Annabelle lui fait signe, puis tapote le bonhomme comme pour le consolider.

Le matin de Noël n'était pas aussi beau ni la fête aussi parfaite se dit Tom. Puis il répond au signe d'Annabelle et rejoint sa mère, en bas, sourire aux lèvres.

©Dominique Zinenberg, le 28 février 2013

Éliette Vialle

Néant de mots, pâle virginité
Penché sur ta mâle blancheur je ruse
Avec l'absence éternelle de Muse,
Pour vaincre ton inanité.

Le fol essaim des baisers morts m'éreinte,
Tandis qu'avec son délire équivoque,
Eros en mon corps assoupi n'évoque
Qu'une muette et molle étreinte.

XMATINAUX (Christian Facomprez),
décédé le 12 décembre 2013.

Doina Cernica

L'oiseau voyageur

Il faisait un temps de pluie, mais Fillette savait que tous les calendriers indiquaient l'hiver. On ne voyait même plus de feuilles mortes, toutes pulvérisées depuis longtemps par un vent froid.

Son amie Tortue rêvait, cachée qui sait en quel endroit. Elle était partie sans rien lui dire. Fillette était seule et veillait tous les jours devant la fenêtre, attendant la neige. Elle n'aimait pas l'hiver, mais après arrivait toujours l'été, et elle avait maintenant besoin de neige pour sentir s'approcher le temps du soleil. Peut-être aussi parce que c'était la saison où elle allait se balader en compagnie de Tortue. Celle-ci lui manquait, l'été lui manquait, et c'est pour cela qu'elle avait hâte de voir la danse éventée des flocons de neige.

Elle sortit dehors et le ciel assombri la fit frissonner. Elle voulut retourner dans sa chambre douillette et c'est là qu'elle le vit. Noir, mince, grand, sans crainte face au sifflement du vent, il se tenait sur une branche haute du châtaignier et la regardait de ses yeux rouges, attristés. C'était un oiseau bizarre, Fillette n'en avait jamais rencontré de pareil. Elle se rapprocha.

- Qui es-tu ?
- Oiseau Voyageur.
- Même s'il ne neige pas encore, c'est bien l'hiver et tu aurais dû être parti depuis longtemps. Tu ne peux pas voler ?

Oiseau Voyageur dressa fièrement sa tête et Fillette fut tellement frappée par sa beauté qu'elle trembla à l'idée que l'arrivée de la neige le tuerait.

– Pars, pars tout de suite ! Les nuages s'alourdissent dans le ciel et si tu restes, tu mourras.

L'oiseau la regarda tristement.

– Lorsque nous volons vers le Pays du Soleil et que l'un de nous tombe brisé dans l'océan, je pense qu'un jour viendra où moi non plus je n'arriverai pas au bout du chemin, là d'où, chaque année, nous revenons ici. Une fois, sur le sommet d'une montagne, un sapin m'a parlé du chant de la neige. Depuis, j'en rêve toujours. Peut-être mon tour serait venu, cette fois, de m'écrouler dans l'océan, et je n'ai pas voulu disparaître avant d'entendre le chant blanc, que vous seuls connaissez.

– Mais tu vas mourir, frissonna Fillette.

Oiseau Voyageur la regarda intensément, ses yeux brillaient en silence.

Soudainement, Fillette tressaillit.

– Chez nous, il ne neige qu'après votre départ. Tu ne peux pas rencontrer la neige.

Oiseau Voyageur rit.

– Tu as raison. Je n'y ai pas pensé. M'aideras-tu à la tromper ?

– Qui, ça ?

– L'hiver. Viens chercher avec moi des plumes et des brindilles, de la boue et des aiguilles de sapin et des causses de châtaignes. Pour le nid.

Et quand le nid fut prêt, Oiseau Voyageur en sortit la tête
et haussa ses regards vers le ciel. Les nuages
bouillonnaient et le vent mugissait en rasant la terre.
Fillette s'était réfugiée derrière la fenêtre de sa chambre ;
recroquevillée sur le tapis, elle pleurait.

Lorsqu'elle leva ses regards embrumés, elle vit tout droit,
dressé à côté du nid inutile, Oiseau Voyageur en train
d'écouter, immobile, le chant terrible et immensément
beau de la neige.

Nouvelle traduction du roumain
par Dana Shishmanian



©Dany Madlen Zărnescu, Le jardin du monastère,
technique mixte.

Décembre 2012

Gertrude Millaire

Conte d'un ami – Noël 73 : Daniel Brazeau

Où est-ce qu'yé rendu donc le Père Noël, celui qui avait des cadeau plein les cheveux, le bonhomme tout rouge qui portait une chaussette bleue, pis l'autre jaune ?

Vous auriez pas vu le bonhomme Noël, le monsieur qui a une barbe blanche, tsé le monsieur qui déboule dans la cheminée, le papa de tous les enfants du monde, mon papa à moi. Vous l'auriez pas vu ?

Où est-ce qu'yé rendu donc ! C'est qu'yé minuit dix, pis je l'ai pas vu **encore**. J'sais pas c'qui fait !

- Papa Noël vient voir la petite fille, t'aurais oublié que c'est le 25 décembre aujourd'hui ?

- Père Noël, c'est Noël, m'entends-tu ? C'est le 25 décembre aujourd'hui, viens t'en, dépêche-toi, et il est déjà minuit et quart.

Mon papa Noël a des étoiles dans les yeux, tout plein d'étoiles de toutes les couleurs. Il a de grosses joues rouge, rouge ; quand il rit fort, je peux voir le soleil au fond de sa bouche. C'est drôle mon papa Noël arrive en retard chaque année.

- **Père Noël**, je sais que tu m'entends, viens voir la petite fille.

- Père Noël yé minuit vingt. Tu vas-tu venir ?

- Viens t'en Père Noël, viens t'en tout de suite.
- Père Noël, tu ferais mieux de t'en venir, t'en venir... t'en viens-tu là ?
- T'en viens-tu mon petit papa Noël ?

Où est-ce qu'yé rendu donc le père Noël ?

À l'aube du 25 décembre 1917, sœur Marie des Anges entra dans l'immense dortoir trop blanc, porter à Katherine son éternelle poupée de chiffon. Comme par les années passées, sœur Marie des Anges s'était sacrifiée à la tâche.

À l'aube du 25 décembre 1917, dans le couvent de Ste-Étienne, sœur Anasthasia a oublié de sonner les cloches.

À l'aube du 25 décembre 1917, on a découvert Katherine, la tête prise dans les barreaux de son lit, barreaux aussi impitoyables que le papa Noël.

Noël 1917, 7:00 heures, les religieuses ont entonné l'Adeste Fideles.

Conte d'une amie – Clochelune : La Petite Fille et la Poésie (écrit en 1994)

Il était une fois, dans un je ne sais où, une petite fille. Cette petite fille voulait découvrir la Poésie, ce je ne sais quoi qui embellit la vie. Car tout était triste autour d'elle. Un voile d'ombres et de brumes l'entourait, un rideau de pluie et de larmes mêlés. Cette petite fille sans nom, ce je ne sais qui, avait dans le cœur une chanson, une mélodie qui l'accompagnait et la rendait plus gaie.

Elle aurait voulu que tout fût gai autour d'elle, cela la rendait toute triste de voir un univers sans couleur, des ombres de vie. C'est pour ça qu'elle se disait : « je dois découvrir la Poésie, elle rendra l'univers plus beau, aussi beau que la chanson que j'ai dans le cœur. »

Elle errait dans un mystérieux manoir, happée par une sombre rêverie. Elle voulait partir au plus vite à la quête de ce trésor. Sa petite chanson si jolie l'aidait à vaincre la peur qui rôdait autour d'elle, cette monstrueuse bête qui voulait la retenir, déchirer ses ailes pour l'empêcher de voler. Car cette petite fille avait des ailes, des ailes invisibles mais la peur est un être maléfique qui voyait tout. La peur savait qui était cette petite fille et ce qu'elle recherchait, et à tout prix, elle devait la retenir. Mais elle ne pouvait rien contre la chanson qui émanait de la petite fille, cette chanson était magique et envoûtait la peur. Charmée, elle se dissipa et la petite fille put continuer son chemin, s'envola et transperça le manoir qui disparut à son tour, comme s'il n'avait jamais existé. À sa place une étoile était née. La petite fille la vit et la trouva si belle qu'elle l'embarqua sous ses ailes. Elle avait maintenant sa chanson et son étoile, une musique et une couleur qui éclairaient son parcours.

Éliette Vialle

Noël en famille... en visite

On est invité chez Mme Mère, ou belle-mère, mais comme on est moderne et décontracté, on l'appelle par son prénom ; ça fait bien mais les sentiments n'ont pas changé : on se sent très « pièce rapportée », l'enjeu va être de faire bien :

- Ni trop : « elle se croit où ? Celle-là ? » Les pièces non rapportées n'aiment pas que l'on s'immisce dans leur famille, faut savoir rester au seuil ! Et l'important étant de prêter le flanc à la critique, et aux bavardages dans la cuisine : donc point trop y demeurer, sinon leur plaisir serait gâché.
- Ni trop peu : « feignasse, elle pourrait aider ! »
- Tu parles qu'elle doit pas faire grand-chose chez elle !
- Mon pauvre garçon, sur qui il est tombé ! Jésus-Marie-Joseph !
- Cette année, j'ai remarqué que tous ses boutons étaient cousus, pas trop tôt, l'an dernier j'avais dû prendre la trousse à couture : il en manquait un sur deux !

Donc, même si vous avez participé aux achats autant que les autres, je cite les belles-sœurs, vous n'êtes pas quitte : il faut s'agiter, laver, essuyer, poser les plats, les couverts, aller et venir entre les hommes qui s'envoient l'apéro en pérorant ; le cousin libidineux qui chatouille les petites filles, entre inceste et pédophilie, il tient le bar, l'œil allumé. Pour la suite des événements, il faudra sourire,

acquiescer, répondre avec humour aux propos indélicatement agressifs tenus par tous les membres de la famille :

- Alors, notre intellectuelle de gauche, toujours en grève ?
- J'aimerais moi aussi être fonctionnaire, cinq mois de vacances par an ! Et qu'on ne me dise pas le contraire !

C'est bon, j'ai l'habitude, c'est rituel dans la famille, on tape sur cette pauvre nunuche de belle-sœur, bien fait, elle a volé le fils chéri à sa maman, elle doit être un peu chahutée, on l'aime bien, elle en rit, voyez bien que c'était pas méchant !

Noël en famille, chez soi !

La pire des situations : c'est la pièce rapportée qui reçoit : tout est prêt : même le conjoint, bourrelé d'angoisses, qui erre de la cuisine au séjour et demeure incapable d'aider en quoique ce soit : il attend le verdict de Mme Mère, et de ses sœurs ou frères, sûr, ça va être raté !

Mais, non, malgré l'intrusion, l'irruption des autres femmes dans le sanctuaire culinaire : on y arrivera !

- Laissez-moi vous aider !

- Non, c'est parfait, restez à table.

- Non, un repas de famille, ça se fait en famille ! C'est ce qui en fait le charme !

Et que je t'enlève le plat des mains, que je t'ouvre le four :
« *Un peu d'eau, ça va trop rôtir* », que je te fais tout... au point que les bras m'en tombent ! Et que je pense :
« *vivement l'année prochaine où je ferais semblant de ne rien faire !* »

©Éliette Vialle, décembre 2011

Michel Ostertag

De mon lit je vois la neige tomber.
Le silence règne dans les couloirs, tout le monde serait-il
parti ?
Seuls sont présents les malades.
Certains flocons, plus audacieux, peut-être,
Viennent se coller à la fenêtre
Et donnent une ambiance feutrée, ouatée, comme irréelle.
J'éteins la télévision, pas envie d'allumer la radio.
Seul avec moi-même
À regarder tomber du ciel ces fragments venant de je ne
sais où
Au juste, des signes d'un monde inconnu, des signes pour
moi
Seul, je rêve de cela, pour moi seul... Rêveur que je
suis !
Demain ou après-demain, je sortirai, la neige aura peut-
être fondue,
Ou pas, ma mémoire, elle, gardera ce simple moment, si
naturel
En cette période de l'année.
Bêtisier de la mémoire, elle ne retient en elle ce qu'elle
veut bien.
C'est elle qui a le pouvoir de garder ou de jeter, de trier
ou d'embellir. Aussi.

©Michel Ostertag, décembre 2012

Dana Shishmanian

Poète

À Rodica et à tous mes amis poètes

Un papillon bat des ailes
inaudible
dans mon ventricule gauche
sa vibration atteint ta pensée
furtive comme un souvenir
quantique

le voilà qui rejaillit sur ma paume
chargé de toi
comme d'un parfum
la nouvelle fleurit ensuite
sur tes lèvres

entre nos épaules éloignées
une chair d'ange frissonne
sous un soupçon siamois
qui la déchirerait
dans la tendresse

notre sang écume
dans une coupe unique
comme un champagne parlant
une inconnnaissance heureuse
nous enivre

Poème paru dans *Plongeon intime*,
éditions du Cygne, 2014

Décembre 2011

Gertrude Millaire

Dis, le Père Noël, un mythe ou une réalité ?

Surtout, surtout ne dis rien. Je ne veux pas connaître ta vérité. Ton vrai est parfois si loin de la vie. Et puis ne suffit-il pas d'y croire pour que les gens, les choses, les sentiments existent ? Les journaux nous parlent de guerres, de scandales, de misères, d'injustices et quoi encore ! De quoi perdre le goût d'y vivre dans ce monde. Et pourtant, le revers existe. La générosité, l'entraide, les rencontres, l'amour répand son parfum et nous dessinent un arc-en-ciel. Il suffit juste de choisir la bonne paire de lunettes. Rien n'est parfait mais tout se joue au quotidien.

Le père Noël existe parce que j'y crois et je peux lui écrire, l'attendre et même recevoir ses cadeaux. Oui, un temps d'arrêt, un temps où le rêve devient réalité, un temps de festivités où on enterre nos haches de guerre, où l'essentiel est le plaisir : en donner, en recevoir, sentir pour un moment l'euphorie des festivités. Un moment où on retrouve son innocence, où tous les possibles arrivent, un temps où on se réconcilie avec l'enfant qui sommeille en nous. Tout est à la joie : les lumières scintillent, la musique danse dans les rues... même les flocons de neige deviennent magie. On se sent léger, généreux, disponible. On se refait une beauté intérieure, extérieure juste pour le plaisir d'y croire. Le plaisir d'aller à la rencontre du moi et de l'autre.

Mon père Noël, c'est ces rencontres, ces échanges, ces éclats de rire, ces câlins, ces vœux échangés dans toutes les langues et à travers tous les réseaux d'échanges des temps modernes.

Mon père Noël, un poste d'essence où je refais le plein pour poursuivre ma route avec ces 365 kilomètres pour m'éviter de tomber en panne... de générosité. Une station d'air pour gonfler ma voile et traverser les tempêtes au-dessus des nuages. Une mise au point qui me fera démarrer même les jours de grands froids.

Mon père Noël, c'est toi, c'est moi, c'est nous. Et j'y crois.

©Gertrude Millaire, décembre 2011

Michel Ostertag

Noël marqueur du temps

Noël

Marqueur du temps

Qui passe

Flocon après flocon

La hotte s'empie

De souvenirs, rires

Et larmes de joie, embrassades,

Cadeaux attendus, gardés

Au fond de sa mémoire

Pour des heures futures

Mais la vie souffle sur la neige

Chaque année un peu plus

Les souvenirs s'estompent

Les cadeaux perdent leurs

Couleurs : des rides entourent

Nos yeux, la vision devient

Floue. Doucement cela se fait

En dehors de nous.

Nous ne voudrions pas que cela se fasse

Ainsi, mais c'est ainsi que les choses
Se passent, en dehors de nous.

Je me souviens...

Mais à quoi bon se souvenir
Chaque sapin a été unique,
Les rires aussi. Des échos
Vagues des temps anciens
Viennent battre mes tympans
Je ferme les yeux
Et je pense à l'été, au soleil, moisson
Des blés, vendanges, récolte pour un
Bonheur constant.
La route à parcourir a plus d'attrait
Que le chemin parcouru.

©Michel Ostertag, décembre 2011

Décembre 2010

Gertrude Millaire

Suffit d'y croire

Une à une s'allument les étoiles
Il a à peine cligné de l'œil et la maison est pleine.
Son sourire miroite dans ma coupe,
le champagne illumine son regard
Lente, la nuit prend possession des alentours
Et ce silence opaque donne à mieux voir,
sentir la fragilité des échanges qui voyagent par la rétine.
La terre tourne et tout bouge
Les pays se touchent en cette nuit par le blanc d'un
silence
Entre les heures, un espace se crée et l'horloge sonne son
minuit.
Une colonne de feu effleure le papier-peint de souvenirs,
de sentiments, d'attente, de questionnements
mais la magie opère, il en oublie l'existence des raz de
marée, des tremblements.
Cette nuit, les volcans dorment.
Il se laisse porter par la musique des rencontres,
par le rythme du bonheur
Loin de son métronome le cœur bat à sa guise
Il a couché sa peine au pied de l'arbre.

Michel Ostertag

La neige est tombée
Mais tu l'ignores
Tu dors
L'absence de bruit
Te réveille
L'absence de trace
T'inquiète.
Le ciel s'annonce gris
La parole devient hésitante
Et ton regard incertain
Je suis moins moi

Au démantèlement d'une maison
J'ajoute l'effacement des souvenirs
La mise en silence des voix disparues
Pluie et neige mêlées.
Cet après-midi j'irai devant moi
Au hasard de mes pas
La neige gémit sous mes pas
Son doux chant me charmera les oreilles
Je serai pleinement moi
En paix, je serai en paix

Devant tant d'immensité
Mon rôle humain prendra
De l'insignifiance
Que suis-je devant un arbre
Revêtu d'un manteau de neige ?
Prendre conscience de sa petitesse
Ne pas se croire noyé dans cette nature
Ni hostile ni amie
Autre.

X Matinaux

Septembre

Encore un soir mon sang s'obstine
Parmi les ruines du château
Désaffecté de mon cerveau
Où ma plaie chante et s'illumine –
Encore un soir le chant s'obstine

Sur les lambeaux désaccordés
De mes rêves de plénitude
Dilués en un pur prélude
Où insiste en vain la voix des
Vieux instruments désaccordés.

Encore une aube qui roucoule
Parmi les braises du désir
Et la folle soif de saisir
L'eau de l'enfance qui s'écoule
Chaque fois qu'une aube roucoule

Enfilant son collier d'azur-
Désir de rouler des mots d'ordre
Où la mort ne saurait plus mordre
Et d'âpres rocs monter un mur
Sur l'œil absurde de l'azur.

X Matinaux (alias Christian Facomprez)

Nicolas Kelig

chercher, rechercher poursuivre
ne pas baisser les bras
ouvrir grand les yeux
ne pas se refermer
ne pas abandonner
au bord d'un chemin vain
ne jamais enfermer
à double tour
derrière une porte d'oubli
ne pas tendre de piège
à chausse-trappe
ne pas condamner
surtout à jamais
ne pas écraser laisser libre libre libre
respirer, sentir, sortir !
faire un tour en courant
plein de courant
grandir ou rapetir
au gré des désirs
et des rêves
garder en soi
sans croix
la joie de revoir
même si on croit qu'on n'y croit pas
et qu'on n'y croit guère
laisser une chance
toute petite, même minuscule
chance

de recouvrer la vue
fermer les yeux
écouter
elle est toujours là
elle a toujours été là
tu ne le sais plus
quand tu te sens perdu
mais tu le sais quand
tu la retrouves
elle te dit qui tu es
sa voix te dit
tout bas
en imagination
tu ne t'y attends jamais
mais quand tu l'entends
tu sais tu l'attendais
tu lui souris en retour
tu réalises
c'est comme un secret
de quand on était petit
comme une petite souris sous l'oreiller
tu n'as aucune dent contre elle
ensuite,
elle se métamorphose en un baiser
avec la langue
tu retrouves le goût du sourire
au souhait exhaussé
tu lui racontes ta vie
sous l'oreiller à tamis...

Lilas

La complexité du monde fait que presque tous les "clans" qui s'affrontent actuellement pourraient trouver dans ce poème, leur voix, et leur voie. Le lecteur objectif pourra, espérons-le, en déduire la nécessité absolue et l'urgence de la fraternité. "Hier, l'Histoire" nous enseigne que c'est l'unique voie de Paix. (Lilas)

Demain, l'Histoire : poème de Gaston Miron

Triste pareil à moi, il ne s'en fait plus
je regarde ce peuple qui va bientôt mourir
triste ainsi qu'il n'est plus possible
de l'être autant

personne ici ne meurt de sa belle mort
c'est un peu de nous tous en celui qui s'en va
et c'est en celui qui naît un peu de nous tout
qui devient autre

toi aussi tu seras triste un jour Humanité
mal tu auras dans les os certains siècles
le mal fantôme dans la vacance historique
de l'origine
de l'origine

Hommes
l'Histoire ne sera peut-être plus
retenez les noms des génocides
pour qu'en votre temps vous n'ayez pas les vôtres
hommes
il faut tuer la mort qui sur nous s'abat
et ceci s'appelle l'insurrection de la poésie

Décembre 2009

Juliette Clochelune (Schweisguth)

Demain, une nuit

[27 – « *Je ne t'aime pas*
Tu es bien trop nombreux
J'envisage doucement une bouche
Que brûlent mille langues scellées. »] *

Tu me regardes souvent tu me regardes longtemps.
Parfois, je ne te regarde pas mais je sais
Que tu gardes de moi, que tu me gardes en dedans toi ;
j'entends ton regard d'avant, celui passé quand tu me
regardais, celui qui reste debout quand sourire je reviens
vers toi.
Tu me regardes ainsi.

Il n'y a pas d'autre manière et encore moins d'autres
manières ; il y a seulement ce regard que tu me portes.
Les jours peuvent bien s'espacer et la voix surprendre,
dedans moi, dans le souffle que tu me portes quand je te
regarde sourire quand tu reviens à moi.
Sans autrement.

Demain, une nuit, nous nous regarderons encore
Dedans nous nous arrêterons
Nous n'aurons pas de bord – nous poème
Seuls
Nous nous appellerons.

* Extrait de *La résonance de tes pas, poème de la fin*, de
Juliette Guerreiro.

Hélène Soris

Veille de Noël

Un sapin
seul
au centre d'une foule
absente
brillance rose
sur cette place
large linceul

Un arbre
seul.
Il frissonne,
palpite en cette nuit
tout comme
mon âme
plonge vers ta vie

L'arbre cherchait à retenir
la cassette des souvenirs
mais elle est là
renversée
d'un mot, d'une lame

elle est là
nuit livide
jusqu'au matin foule les larmes
lourde rosée

Brillez ,
aiguilles persistantes,
vertes d'espoir enveloppez
illuminez ce voile
noir
brisez les peines vagabondes

Viens
dans mes rêves seulement mon temps béni
toujours trop court

Où es-tu

Toi

puits de douceur déjà perdu?

Tes eaux foncées
voudront-elles encore s'éclairer
d'un clair de lune

Pour
éblouir ce sapin
seul
réchauffer cette foule
absente

Gertrude Millaire

Blanc tout est blanc, trop blanc
même la nuit n'arrive pas à s'endormir, elle tient la main
des petits, tout fébriles dans l'attente des douze coups de
minuit.

Il neige des flocons si lumineux dans les yeux des enfants
qu'ils font ombrage à l'arbre qui trône dans son coin
recouvert de son accoutrement de fêtes : beaux glaçons,
boules colorées et parures scintillantes.

Rien à faire, tous les regards surveillent la porte. Oui la
porte. Ah ! Vous ne saviez pas. Mais non le truc de la
cheminée c'est aux oubliettes. La porte, je vous dis. Il va
entrer par la porte tout de rouge vêtu avec son sac à
surprises. Que dis-je ? Pas de surprise, tous les enfants
ont écrit au Père Noël ! Ils ont tous passé leur commande.
Ils attendent la livraison.

Moi, pour Noël, je veux une wi-fi et des jeux et aussi un
téléphone cellulaire pour parler à mes amis et aussi l'auto
téléguidée et aussi... mais son frère intervient : il faut que
tu en laisses pour les autres. Il y a beaucoup d'enfants sur
notre planète.

Ah ! oui, s'exclame le plus jeune, tu crois que le Père
Noël ne pourra pas m'apporter un papa ? Il faudra que je
le laisse pour les autres ? Non, je ne te crois pas, c'est la
seule chose que j'ai demandé dans ma lettre et les autres,
ils en ont un papa.

Le cousin, venu de loin pour la fête s'avance : moi je voulais un fusil mais ma mère m'a dit que les lutins ne faisaient pas ce genre de truc, alors j'ai dit au Père Noël, si tes lutins ne veulent pas construire des armes, tu as juste à arrêter la guerre.

Sa sœur intervient : tu as bien fait, moi j'ai demandé au Père Noël de remplir son traîneau de nourriture pour tous les enfants de la terre. Et de m'apporter juste quelques bonbons parce que de la nourriture, j'en ai plein mais des bonbons, pas du tout, ma mère dit que ce n'est pas bon, les bonbons pour mes dents.

Le temps...

le temps glisse au ralenti comme si ses aiguilles étaient coincées dans l'engrenage.

Temps de rencontre et de festivités.

Temps des retrouvailles où les enfants nourrissent les grands de leur innocence.

Aux douze coups de minuit, il arrive avec sa poche... des cris fusent de partout, des éclats de rires font chanceler l'étoile au faîte du sapin mais personne n'y porte attention, petits et grands déballent leurs étrennes pendant que la tourtière brûle au four.

Ils ne sont pas dupes les petits, ils jouent le jeu, ils ont bien reconnu l'oncle Jacques déguisé en Père Noël mais qu'importe l'an prochain, ils seront tous là, à attendre encore cet instant magique.

Serge Maisonnier

paillettes de givre
embuent nos cheveux de larmes
décembre glacial

*

rayons bleus opales
la lune d'un ciel d'hiver
sur ta peau ambrée

*

morsure du gel
sous le ciel bleu d'hiver
étreinte du vide

*

dans l'instant du givre
une branche craque et casse
un poignard de glace

*

murmure d'hiver
traces du cerf sur la neige
le silence croît

*

la perle de glace
sur le chemin de l'éveil
le monde du froid

*

copeaux de nuages
hiver sans orge ni roses
seul au coin du feu

André Chenet

La cantate des amants

Dans les feuillées du lit
Les prismes de la nuit

À ciel ouvert les amants
Comblent la terre de présents

Leur peau transparente
Flotte au vent des caresses

Ils ont mille bouches fauves à nourrir
Se boivent jusqu'au fond des yeux

Construisent des nids de feu
Entre les branches de leurs gestes

Ils s'exaltent dans la tempête
Et se creusent de solitude et d'extase

À travers aubes et forêts
Ils se transforment en oiseaux bleus

S'écoulent infiniment
Sans fatigue s'étirent

Sur des routes de pluies chaudes
Où danse l'ombre nue des mots d'amour

Ils vont viennent en valsant
Dans un labyrinthe de baisers

S'enlacent et se délacent
Épousant les courbes de leurs corps

En éclaireurs émerveillés
Ils poussent loin la reconnaissance

Vers des univers où vie et mort
Sont synonymes de naissance

Philippe Vallet

[Pour vivre poétiquement]

Je parle, je marche, j'automatise, j'exécute, je le fais sans y penser, je le pense sans le faire. J'écris et j'outille l'ouverture au monde, un peu comme j'ouvre la boîte, la boîte du sens, le sens en travail, une fermentation, un décortilage, écrire fait penser la langue, discours pour soi.

Écrire est un acte de création répétition d'une réappropriation, d'une existence-naissance restituée. Écrire déconstruit et reconstruit sa réalité, une réalité, la réalité. La dynamique en effet porte en contre-coup cette réalité, apporte une acuité, aiguise les sens, les sentiments, rapproche, éloigne, fait de l'ordre, du désordre propose indispose, remet en cause, bouleverse, in-transige, retourne, détourne. Écrire c'est fonder une pensée, c'est penser, organiser, trier, mettre ensemble, découvrir des attaches, en créer.

Notre regard, le sien, unique, mis en valeur devient critique par le choix et l'ouverture à la complexité : la simplicité n'existe pas. Le travail est inévitable, travail comme une levure en fermentation, décomposition même du mélange, réchauffement, transformation, augmentation (expérience, langue, mots, modes, pensées...) troque, et se modifie insensiblement ou brusquement, saut, à cloche-pied, en courant, prise-emprise, l'écriture est un levier pour exercer, activer nos immobilités, une envie qui se dépasse et qui se trouve/cherche un équilibre, une marche en avant sans chemin.

Écrire est la juxtaposition inventive, nous composons notre langue du tous les jours, le quotidien et les besognes répétitives endorment : toute écriture réveille. À chaque fois le mot n'est que la partie immergée de ce que l'on voudrait dire, petite portion mais il faut faire le pari sur ce qui est caché et livrer au masqué l'envie, la possibilité, la tranquillité de pouvoir se dévoiler.

Ce que nous écrivons n'est pas ce que nous sommes, une fraction, juste une apparence d'instant. L'écriture est une rencontre fixée de trajectoires aléatoires, le difficile est de sortir des règles imposées, la cohabitation, l'autre, les structures où nous respirons, l'imprégnation, la rumeur du temps, l'urgent, le chant du monde. Écrivons, usons de tous les subterfuges pour cela, pour se quitter, pour se perdre, pour semer, distancer et prendre la liberté et s'installer dans son quotidien une pose, l'écriture ritualisée, en appuyant cette écriture sur les résonances journalières. Ce n'est pas la somme des mots connus qui fait écrire, le déclenchement est autre, l'origine serait l'envie, l'en-vie urgente, urgence pour se dire, dire, bafouiller, faire soi les mots, décrire, s'écrire, pour se lire, se relire, se distinguer miroir fixe sans reflet, crayonné du soi en contrechamp pour acceptation, pour survivre autre, autrement.

Dans le vide, les premiers mots s'organisent, les mots mêmes sont guides, après se joue la journée, le quotidien nourrit, donne mots, impression, contresens, feu et braise, essence et foyer, harmoniques du temps passé, de mémoire bilboquet où les mots sont ficelles, et travaillent le

nouveau à l'identique, en une différence proche, décalage du besoin, fissure pour respirer.

L'ensemble donne une traduction en forme d'échos de ce que je vis, un décalage structurant hors d'un descriptif et passant par lui, organisation neuve sans cesse semblable et différente, dissemblable et similaire, étrange. C'est un journal de bord en dérive qui vient, il existe sans visée singulière, chaque écrit fait signe, témoignage d'une possibilité, d'une existence, d'un pari, d'une alternative, d'un moment nécessaire comme boire et respirer un jour, une fois. On peut parler ou écrire sans y penser, il n'est pas question d'être doué ou pas, en tant qu'outil du langage, il demande un usage, une ouverture interrogative sans préjugé toute tentative est une construction personnelle, un rapport domestiqué aux mots, à sa langue, à l'écriture, à la vie, à son temps.

Nous avons tous une voix différente, il en est de même pour l'écriture. En ce lieu, personne ne peut nous aider, nous soutenir, nous éduquer, l'écriture est une voie intime, solitaire, personnelle. Un accès au monde où nous nous accouchons de la main, du crayon, chaque jour, au mot à mot de nos lignes, au fil des pages tournées nous transformons, aux insistances nous déployons, aux nœuds nous déliions. Patience du marin à partir une nouvelle fois en mer, traîner ses encres au fil d'une plume, ramasser sur un sol lisse toutes les poussières des mots. User les cals aux ravaudages des textes, du contexte faire venir l'heure puis vivre, survivre, exister, chanter, partager, aimer, mots écrits d'une énergie émue. Pour vivre simplement. Poétiquement ?

Décembre 2008

Philippe Valet

non les mots n'ont aucune importance
sinon que nous n'avons que les mots pour écrire
le mot est la mort sans avoir l'R
comment je fais sans mot pour penser
peut-on comprendre ça peut-on ne pas le comprendre
nous est-il possible de ne pas l'accepter
et si nous n'acceptons pas
peut-on accepter de vivre.... ou accepter de vivre c'est
également accepter l'inacceptable
inconditionnellement

... et comprendre ne peut, accepter de ne pas comprendre
donc
ne pas comprendre l'inacceptable est-ce le comprendre
est-ce le prendre avec soi pour le vivre pour vivre avec
l'inacceptable
quand il est là peut-on faire autrement
peut-on bouger l'évidence et pourtant bien plus de fleuves
coulent là où il pleut très souvent
c'est pas là que ceux qui ont soif vivent, inacceptable,
inavouable
la vie est un fleuve qui nous envoie
je ne sais pas comment j'ai appris à nager
faut-il savoir comment on a appris pour nager

nos regards au voile gris des pensées noires
creusent l'urgence de fermer la porte au courant d'air
j'ai froid également et pointe dans le creux du dos
une chaleur musculaire comme une aiguille dedans
brûlante
les mots drainent leur fleuve de passions
la poésie s'accroche à nos parterre dans l'entrée de notre
maison
bien à l'abris du vent
existe-t-elle
d'ailleurs ne serait-elle pas encore une de nos invention
pour faire croire
(comme : dieu la guerre
l'amour la mort le temps..... et.....) et passant notre temps
à croire nous
ne voyons plus que la vie est
là même dans nos refus (cancer, maladie, médoc,
suicide, écriture,
caresses.....)

Décembre 2007

Gertrude Millaire

Magie blanche

devant l'insistance du gel
la rivière a tiré sa couverture
s'est endormie l'âme transparente
le visage en repos
des souvenirs d'eau plein son ventre

elle ouvrit ses bras
il y avait dans ses manches
des odeurs de sapins clignotants
et dans les yeux pétillants des enfants
une magie blanche où tous les possibles
tintent aux branches enneigées

Michel Ostertag

Noël, Noël

Noël, Noël, je veux des Noëls toute l'année,
des cadeaux, des guirlandes, des boules multicolores, un
sapin, des sapins et puis et puis un bonhomme Noël

et puis aussi une dame-Noël jolie comme un cœur, qui
me ferait des câlins tous les soirs à minuit ! et sans aller à
la messe pour cela,

comme ça, pour moi seul. Je veux une hotte pleine d'une
quantité de jouets de toutes sortes, des télé en relief, des
Dvd en haute définition et des caméras en cinémascope,
et un GPS accroché à mon cou pour ne plus jamais me
perdre dans les rues de Paris et une voiture qui roule avec
seulement un verre d'essence aux 100 kilomètres.

Je veux tout cela et encore bien des choses comme un
robot qui me ferait le ménage à la maison et aussi la
cuisine, simplement en lui demandant gentiment.

Je veux, je veux,
au fond, je ne veux que du bonheur, être en paix avec
moi et les autres, tous les autres, ceux d'ici et d'ailleurs et
que m'importe tous ces produits électroniques si je suis
bien avec toi, mon amour, cela suffira pleinement
à colorer ma vie, à me rendre heureux et à rendre heureux
tous les gens que j'aime.

Flocons de neige

Flocons de neige, les anges perdent leurs plumes,
Oui, je sais ! Gouttes de pluie, comment faire son nid ?

Il fait froid, j'ai les doigts gercés, comment vais-je faire
pour t'embrasser ? J'ai les pieds froids, voudrais-tu
me les réchauffer ?

Demande au père Noël, me réponds-tu, comme si le père
Noël avait le temps de s'occuper de mes pieds !

Je demanderai à ma voisine, elle est gentille, je suis sûr
qu'elle acceptera.

Les guirlandes brillent et clignotent dans ma rue,
je suis comme aveuglé de tant de lumières, prend-moi la
main, guide-moi à-travers rues et boutiques, ne fait pas la
tête,
je ne connais pas ma voisine, l'ai vue qu'une seule fois,
je veux t'acheter des fleurs, et puis une bague et t'inviter à
dîner et te demander de m'épouser !

Je rigole ? Pas du tout. Je suis ivre ? Pas le moins du
monde, ivre de toi, oui, sûrement. Tu es mon alcool, ma
drogue, ma raison de vivre, sans toi, je ne suis rien, tu le
sais.

Oui, peut-être, mais en attendant, passe au boulanger
acheter deux baguettes de pain et un gâteau, n'oublie pas
que ma mère vient dîner ce soir !

Père Noël, donnez-moi envie de croire en vous.

Père Noël, donnez-moi envie de croire en vous.
Encore une fois, un jour, une heure, un instant.
Pour le plaisir, histoire de revenir à l'enfance, à
l'innocence.

Je ne veux pas de vos cadeaux,
gardez-les pour les autres, les vrais petits, les pas riches,
ceux qu'un train électrique, une poupée, font
écarquiller les yeux comme plus jamais une seule fois
après.

Mais donnez-moi la foi en vous, enfin, à l'espérance
d'une vie meilleure. L'espoir, vous, vous savez ce que
c'est, une année sur l'autre, à la même date, la même
heure,

vous revenez, votre hotte pleine de cadeaux pour
remercier ceux qui ont cru en vous l'année écoulée,
à ceux qui n'ont pas perdu espoir, avec une hotte
pleine de cadeaux pour adoucir la dureté de la vie,
des cadeaux de miel, de bisous, d'embrassades, de câlins.

Père Noël, sans vous, que serait le monde ?

Cécile Guivarch

le sapin il te fascine tu tournes autour
ses petites étoiles ses touches de rouge
la barbe blanche il te fascine le sapin
tu tournes autour l'effleures du doigt
et puis t'en vas reviens tournes autour
le sapin magique qui te fascine
t'effleure te retourne te touche
te brille les yeux te fascine t'étoile
si tu savais ton petit air de fête
si tu savais le sapin les lumières
dans le monde les sapins
tes yeux étoilés dans la nuit

Décembre 2006

Cécile Guivarch

Continue de tourner sur toi-même. Ca fait voler ta jupe. Elle gonfle autour de toi. À force je perds l'équilibre ma tête pleine d'étoiles. Bouche bée je me relève et tu poursuis le fil de mes premiers commencements. Tout s'enchaîne dans tes rêves décalés sur la respiration du monde. Te faut te couvrir, il fait froid dehors et te voilà qui ne rêve qu'à une chose comme autant de variations de paysages à construire bonhommes. Tu la voulais très fort comme milliers d'étoiles qui tomberaient du ciel. Tu la voulais à fixer les lampadaires c'était comme si. Le glissement désenchanté du matin sans boules de neige. À me suspendre au bout de la balançoire, les pieds dans la continuité du ciel, le sang monte à la tête en autant d'étoiles à chanter à tue-tête. Il reste comme une marge blanche dans ton absence qui s'éloigne sans m'effacer d'ici.

Michel Ostertag

Noël est un jour de fête et de paix...

Je n'ai pas connu les boules de sapin, la neige et le froid et le givre qui glacent le bout du nez et donnent aux pieds des engelures...

C'était pourtant décembre et la nuit du 24.

Mais de l'autre côté de la Méditerranée, en ces temps où la France se croyait chez elle, c'était pas vraiment l'hiver, plus vraiment l'été non plus, bien qu'il fasse encore bon en ce mois de l'année, il fallait un peu d'imagination pour se croire enfouis sous la neige, rêver au père Noël et son traîneau, à sa hotte pleine de jouets...

Et puis, on ne pouvait pas lui en vouloir, à ce pauvre père Noël, c'était la guerre, alors, vous pensez, il était tout chamboulé, le pauvre homme, il ne retrouvait plus son chemin, entre les ennemis, les Alliés, les bombes, il ne savait plus où donner de la tête. Et sans GPS comme aujourd'hui, comment retrouver sa route ?

Alors, mon père, ma mère, pour me consoler de cette absence bien normale, avaient placé sous la crèche des oranges, des mandarines, des gâteaux que ma mère avaient confectionnés.

Ce n'était pas des jouets, sûr, mais par ces temps de pénurie, quand on les mangeaient, ces gâteaux, ces mandarines, ces oranges, c'était comme un petit soleil qui vous entraînait dans les entrailles, vous chauffait cœur et âme et vous faisait croire en une vie plus belle. Noël est un jour de fête et de paix, vous ai-je dit...

PS : Avec le recul, je n'en veux plus au Père Noël !

Teri Alves

Nuit blanche écornées lunes
Des orientes
Des chutes de brises comme intimes
Des éclats versés rouges, pâles,
Ceints de sombre immense et frémissant
Jusqu'aux cimes des neiges d'ultime éternité
Des éclats versés rouges, pâles,
Ceints de sombre immense percent
L'œil noir de qui sait chérir l'étoile
Nuit blanche usée de lunes
Suspendues à même brume
Si peu bruissent-elles, si peu traversent
Mon doigt qui en parcourt les rondeurs coupées
On les voit ailleurs gelées sur des rives,
Ou s'allongeant émiettées, épousées de courants
On les voit trancher des estuaires
Et donner à la mer un trait de verglas mince
Entre les gerçures laissées de ciels
Nuit blanche à tout revers de lune
Mon ombre seule veille encore...

Sabine Chagnaud

Mots dans la bouche
en toucher le tissu
langue rétrécie
descend dans l'eau du corps
reprend possession de l'origine
lieu sans lieu
où poursuivre le blanc

Décembre 2005

Cécile Guivarch

Perfection du bleu. La lune tombe en miette. Petite, je croyais que le ciel s'effondrait. Que le soleil n'aurait plus à qui parler le soir. Petite voix qui chantait pourtant. Cantiques appris à l'école. On viendra s'asseoir encore dans le soir. Sûrement que la lune ne parle qu'aux étoiles s'il y a encore une lumière allumée au détour d'un nuage. La terre s'approche petite barbe. La lune peut bien t'attendre. C'est du vert tout autour. L'espace n'est pas parfaitement bleu. C'est le murmure des feuilles que tu entends là, quand tu frôles l'écorce de la terre. Ciel inversé. Les étoiles posées en mosaïque sur le fleuve. C'est petite fête sur la terre.

« Chère petite barbe blanche, j'ai mis petits chaussons au pied d'un sapin. »

Yves Heurté

(Il est parti sur une autre galaxie. Mais son âme brille dans la voie lactée du cyberspace. Un Hommage lui est rendu par Francopolis.)

La petite fille...

La petite fille suivait le pasteur dans l'allée centrale. Elle n'en voyait que l'ample robe noire et la nuque rasée sur le col blanc. Il avançait, nimbé d'une lueur tremblotante comme un jouet de Noël que Dieu aurait tiré au bout magique de sa ficelle. Le silence circulait dans l'assemblée des croyants, aussi lent que le poisson dans l'aquarium de grand-mère.

Le rêve trottait dans la tête de la petite comme un millier de souris blanches. Et voilà que soudain monsieur le pasteur vire à droite et à sa place, en bouquet de lumière, explosent les boules bleues de l'arbre de Noël.

La petite s'arrête, éblouie.

Elle va sûrement s'envoler au ciel quand une main ferme la pousse sur un siège où doucement, tout doucement, elle se met à pleurer son paradis perdu.

Noël aujourd'hui

(Paroles et musique Yves Heurté. Harmonisation pour chœur mixte à quatre voix envoyée sur demande. Soliste enfant ; refrain par le chœur)

*J'ai cru rêver la nuit dernière
que tous les canons s'étaient tus.
Tout le monde était aux fenêtres
et les enfants ne mourraient plus.*

*Noël Noël Noël Noël
Les enfants ne mourraient plus (bis)*

*Nègres et blancs, jaunes, métèques,
ceux que l'on n'avait jamais vu
souffler les bougies de la crèche
dansaient avec moi dans la rue.*

*Noël Noël Noël Noël
Les enfants ne mourraient plus (bis)*

*Moi qui suis né pour la lumière
dans une étable à Bethléem
paix dans le ciel, paix sur la terre
j'avais enfin un vrai Noël.*

*Noël Noël Noël Noël
Les enfants ne mourraient plus (bis)*

Jean-Marc La Frenière

Un violon de papier

Des cerises, des fleuves, des oiseaux me poussent à la gorge avec la pomme d'Adam. Il y a toute l'histoire du monde dans un seul poil de barbe, l'avenir dans un œuf, une étoile qui meurt dans chaque grain de poussière. Je cogne à coups de mots sur un silence à mille oreilles. À vivre sans adresse j'aurai vieilli moins vite. On ne met pas en laisse le cheval des caresses. Quand un enfant déchire son violon de papier, j'en garde quelques notes au bout de mon crayon, avec les yeux morts des poupées qu'on trahit, les vieilles pommes blessées par l'orgueil d'un ver, les billes abandonnées pour des pièces de monnaie. Il n'y a plus personne qui partage le pain. On vend même ses larmes pour une heure de gloire.

Il n'y a plus personne qui veut être un nuage, un brin d'herbe, une pluie. Plus personne ne rêve d'être un fleuve, une vigne, un lézard. On roule en tombeaux de plus en plus rapides. Il n'y a plus de gares mais des trains pour nulle part. À défaut d'espérance je compte en chantant les poils de mon chat. Les oreilles pleines de fleurs, la langue pleine d'amour, je caresse du doigt la tête chauve des mots. Les deux chiens de mes yeux font japper leurs prunelles.

Je rêve simplement d'une ronde sans fin, d'une encre blanche de lumière, d'une gravitation d'êtres comme un retour de vague. J'ai appris à parler par les caresses d'une mère, les craquements des berçantes. Je m'accroche à la vie comme des concombres s'accrochent aux cailloux pour sortir du jardin. Je guette l'absolu derrière le bruit

des portes, un froissement d'ailes, un souffle de chimère,
mille animaux marchant vers l'étable du cœur.

Quand je marche pieds nus mes pieds sont des oreilles.
Ils écoutent la terre. Les soirs d'orage je laisse les
farfadets dormir sur ma langue. La mer habille le
squelette du sable avec la peau de l'eau, la peau de l'air
et celle du soleil. La ligne d'horizon est une gare
lointaine, une flèche de silex taillée en pointe, une
glissoire sans fin pour les rêves d'enfant. Il m'arrive de
parler en langue de fourmi, en pouce de bébé, en laine ou
en galet. Il m'arrive de dormir en boule de neige ou en
cuillère. Nos yeux se touchent dans les choses qu'ils
voient. Les pains se parlent d'une bouche à l'autre. Le
vide parfois sert de passerelle au plein.

Quand les mots retournent au silence, ils se cognent aux
meubles et renversent les verres. Les bouts de phrase sont
des gestes en suspens, des baisers qu'on retient. Les
bouts de phrase cherchent la main qui manque. Ils
poussent le regard au-delà de nous-mêmes. L'encre sur la
page se répand dans la tête et pousse sur la vie. Ce n'est
pas la distance qui sépare les hommes, c'est le centre qui
manque. Je questionne la mort pour que la vie réponde.

L'enfant quand il dessine retient le soleil à deux mains
pour ne pas qu'il s'efface. Il tient le cerf-volant pour ne
pas qu'il s'envole. Quand j'écris je m'accroche à
l'espoir. Je suis comme le trèfle cherchant la chance
même en hiver, les petites feuilles frileuses faisant signe
au soleil. Quand le soleil tombe, quand la lune se tait,
quand les nuages boudent, quand le silence de la neige
enlève son bâillon et les montagnes descendent, apportez
vos gazous, vos timbales, un violon de papier, du
hautbois, du basson, apportez vos couleurs et vos rebecs
d'oiseaux, la musique parfois tient le décor debout.

Alain Leroux

Les étoiles

Sur les étoiles
les lumières
regardent les signes
du salut.

Les nuages passent
à la vitesse
de nos pensées.

Le ciel offre
sa conjoncture glaciale
nous laissant
à nos illusions.

Mais... Noël
pourra-t-il
peut-être
devenir le miroir
de la vie ?

Plouzane le 10 décembre 2005

Gilles Bizien

Je suis né
Sous l'Etoile noire

Chaque jour
Étranglé par ses ensorcellements

Depuis longtemps
Ta main-fleuve a lâché ma main
Pour atteindre mon cœur

Je n'apprends que du sable

Je marche
Sur les pierres bleues
Là où les fleurs de cristal, aurores
Se nourrissent d'espace et de promesse

Décembre 2004

Cécile Guivarch

La complainte du saule
effeuille les saisons
les pages tournent,
l'une après l'autre,
dans le va et vient
des étoiles

un goût de sève
persiste encore
sur le cœur de l'amant
la main sur l'hiver

Elle dansait, la blanche
au rythme des nuages
les bulles tombaient
l'une après l'autre,
sur la nudité
du saule

un goût de sel
s'écoule encore
sur la joue de l'amant
le cœur sur la terre

Isabelle Servant

L'arbre se lèvera sans doute en cette année faisant comme
un noyau
dans un matin de sphère

(elle est aussi veinée d'argent contre mes mains
elle éblouit)

mais pour l'instant je pense entourée de mes bras et tu as
saisi mon épaule arraisonné l'architecture blanche de mon
corps
et par ta force ancré mes yeux devant tes yeux
alors que simplement à portée de brûlure au-delà même
des couleurs
s'évase une onde pleine sous ma peau

Stéphane Méliade

La fonte du temps

- Bonjour.
- Bonjour.
- Excusez moi, mais je garde la tête levée.
- Oh mais, je comprends très bien, je m'apprêtais justement moi aussi à...
- Les flocons.
- Oui, les flocons. Comment vous les trouvez cette année ?
- Un peu salés.
- Ce sont des flocons de mer.
- Pourtant, la mer n'est pas tout près.
- Vous savez, le vent apporte des choses qui viennent de plus loin, ces derniers temps.
- On dit même qu'il souffle du vent venu de l'avenir
- Du futur ?
- C'est ce qu'on dit. Je n'en sais pas plus.
- Ça paraît un peu étrange. Comment est-ce possible ?
- Une légende circule dans les rues. Ce sont les enfants qui la répètent. Ils soulèvent le couvercle d'une poubelle et ils se reculent d'un bond, comme s'ils avaient été soufflés par un fort vent.
- Une poubelle ? Le futur est donc si sombre ?
- Au contraire. Les enfants disent que ce vent est merveilleux, et que la poubelle contient le plus beau des jardins, qui a été jeté par erreur, le jour de...
- Oui, ce jour-là. Je rêve aussi de ce jardin. Je le connais bien. Et je rencontre les enfants dont vous parlez, je les

rencontre chaque nuit sous mes paupières. Parlez-moi plutôt du vent.

- Il est parfumé et fait grandir les enfants qui ouvrent la poubelle. Ce sont eux qui le disent. Et c'est vrai, j'ai vu grandir un enfant sous mes yeux, comme ça, quelques années d'un coup. Mais c'était peut-être un tour de magie.

- C'est tentant, ce que vous me racontez... très tentant... mais je crois que je vais continuer à boire les flocons de neige qui arrivent. Ils viennent tout droit d'en haut, on peut leur faire confiance... Pour l'eau proprement dite, je vais attendre la prochaine distribution.

- Vous pensez qu'elle viendra ?

- Mais oui, un jour de retard, ce n'est rien. Les autorités doivent gérer tant de choses depuis l...

- Ne dites pas le nom. Ne le prononcez pas.

- Pourquoi ? Il...

- Faites-moi ce plaisir. Que je croie pendant quelques secondes que ce n'est pas arrivé.

- Si vous y tenez. Alors, parlez-moi...

- Oui ?

- ... Parlez-moi de votre visage. Si je le regarde, même quelques secondes, je manquerais plusieurs flocons. Et j'ai très soif.

- Maintenant, c'est à mon tour de ne pas avoir envie de parler.

- Il a beaucoup souffert de... ?

- Oui, c'est ça. Il en a beaucoup souffert.

- Pour le mien, je ne sais pas. Je ne me suis jamais regardé, depuis...

- Je suis heureux que tout le monde ait toujours la tête levée, dans cette ville. Une bande d'enfants m'a offert de

me maquiller, de me créer un nouveau visage. J'ai refusé.

- Pourquoi ?

- Ça ne servirait à rien, ce ne serait pas tout à fait le mien.

- Je comprends. Ou peut-être pas. Mais trêve de bavardages. Je suis venu ici pour vous offrir quelque chose. Ça fait longtemps que nous nous retrouvons tous les jours sur l'ancienne autoroute. Comme vous, j'aime marcher le long de cet immense ruban gris, désert, avec ses immenses perspectives. Nous avons beaucoup de choses en commun.

- Nous rêvons tous deux d'un jardin, d'un tout petit jardin qui sent très bon au fond d'une poubelle.

- Ce n'est peut-être pas une poubelle.

- C'est un coeur déguisé, avec un couvercle. Vous me parliez de quelque chose à m'offrir ?

- Ah. Je voulais savoir si vous étiez curieux. Tenez, c'est pour vous. Joyeux Noël.

- Oh, merci. Elle est...

- C'est la plus grande que j'ai jamais faite. Je l'ai roulée entre mes mains pendant des jours entiers, pour qu'elle prenne une forme de...

- Une forme de cadeau.

- C'est ça, une forme de cadeau.

- On n'en fait plus des comme ça. Les gens ont trop peur de l'avenir. Ils préfèrent lever la tête et boire flocon par flocon.

- Bien sûr, bientôt, elle va fondre. C'est le destin de toutes les boules de neige. Mais justement, vous la boirez. C'est mon cadeau pour le futur. Mon cadeau d'eau pour la fonte du temps.

- Je la garderai précieusement. Et je crois que je vais aller

dans le centre-ville de ce pas, pour rencontrer vos enfants et votre jardin. Je serais très curieux de voir enfin tout cela avec les yeux ouverts, et pas seulement en rêve. J'ai envie de prendre ce vent de plein fouet. J'ai envie que l'avenir souffle et me renverse.

- Ça fait aussi partie de mon cadeau. Mais vous le découvrirez peu à peu. Maintenant, à mon tour de vouloir un cadeau. Est-ce que je peux enfin vous regarder ?

- D'accord. J'ai confiance en vous. Permettez simplement que je garde mes mains ouvertes, pour recueillir les flocons que je ne verrai pas pendant que nous nous regarderons.

- Faites. Je vous vois maintenant... Je vous vois, je vous vois !

- Et ?...

- Et je pense que nous avons perdu l'eau, nous avons perdu le soleil, nous avons perdu l'électricité, nous avons tant perdu, ce jour-là, quand... quand la chose est arrivée. Mais pas tout. Non pas tout. C'est ce que je pense en vous regardant. Il nous reste même encore beaucoup.

- Alors, Joyeux Noël.

- Joyeux Noël.

©Stéphane Méliade, 22-1262004

Soleil d'hiver

Efflorescence,
Lèvres de Dali,
Flacon de neige,
le petit feu qui tient dans la main,
pensées en robe du soir,
au petit matin.

Élégance,
signes de la main,
lac gelé, fissures en carte du monde,
marcher en confiance,
mettre les patins.

Résonance,
te lire à givre ouvert,
même les plages blanches,
nouvel an, nouveau ciel qui s'avance,
étoile en haut du sapin.

Évidence,
tes mains qui montrent le ciel blanc,
pâles et bleues sans tes moufles,
deux schtroumpfs immobiles,
ton rire en vapeur dans le mien.

Connivence,
ce que disent les branches nues
ce que rêve la sève,

les marmites et ce qu'elles nous préparent,
et, très en dessous, l'éclair dans l'écrin.

Confiance,
avoir chaud de partager du froid,
avoir le droit de regarder par la serrure,
les fées de nacre et de cristal,
préparer les voyages de demain.

Partance,
Où vont les vents,
quand ils nous ont dépassés ,
Où va le souffle
des mots que j'ai prononcé ?

Abondance,
L'hiver donne des fruits,
on ne les voit pas parce qu'ils ne sont pas sur des arbres.
j'aime chanter dans l'hiver,
on peut presque voir ses mots dans l'air.

Essence,
mélanger les lettres,
neige devient génie,
fermer les yeux et voir à travers quand même,
et s'apercevoir qu'il ne fait pas froid du tout.

©Stéphane Méliade, 14-09-1997

Décembre 2003

Florence Noël

La valise

Depuis son plus jeune âge, au delà des souvenirs les plus anciens, il n'avait jamais oublié d'emmener avec lui sa petite valise brune. Elle n'était pas en carton comme dans les contes, non, bien que petite, son contenu était trop lourd pour que le carton puisse en supporter le poids sans se déformer, et de cela il en avait grand peur, en laisser s'échapper le contenu à son insu.

Il avait gravé le code d'ouverture au centre de la vie de ses mains, juste au centre, là où les trois fleuves d'âme, d'être et de corps tressent leurs incessantes chansons. De temps en temps, il mettait ses mains en conque, coquillage à cinq volutes et il s'abîmait dans l'écoute des voyages certains qu'il ferait plus tard. Quand il serait tout à fait né.

On lui avait toujours vu cette démarche un peu empruntée, lançant loin ses pas en avant, les yeux en déroute, les cheveux bruissant sous les caresses du vent, voyageant en des chemins trop intérieurs pour être suivis, mais sur des routes trop exposées aux regards pour qu'il passe inaperçu.

Au soir des étapes, son premier geste était de déposer avec sollicitude son bagage sur le lit. Passer le plat de la main sur le cuir granuleux. L'entendre s'enfoncer en un soupir dans le moelleux des draps.

Alors seulement, il se dévêtait entièrement, laissant ces habits faussement honnêtes sur le dossier d'une chaise et il s'asseyait, là, au chevet de l'étrange bagage. Tenant dans son cœur tout ce qui s'était passé durant le jour et, comme un artiste marmiton, il le portait à ébullition dans les fourneaux de ses songes.

Le matin, il se réveillait d'un bond et soufflait les pétales nacrés que la nuit avait aimablement déposé sur sa valise. Puis repartait, encore pour une journée, chargé de son unique trésor. Quand le personnel de l'hôtel pénétrait dans sa chambre des effluves de petits pains très blonds, très tièdes et très tendres dansaient autour d'eux jusqu'à en imprégner leurs vêtements. Tout sur son passage évoquait un petit déjeuner aux aubes voluptueusement lumineux.

Personne, jamais, ne l'avait vu ouvrir sa valise. Celle-ci relevait du pur mystère. Comme ces ostensoirs d'église, le fonctionnement des coucous suisses, la consistance de la brume et la géographie des flocons de neiges.

On disait qu'il était musicien et que c'était un instrument très rare et précieux qu'il transportait ainsi. D'autres imaginaient qu'il avait perdu la raison et que son voyage

incohérent était une errance plus qu'un cheminement. Il revenait parfois à certains endroits, à dates précises, d'années en années. Puis, quelques fois, disparaissait totalement d'un lieu.

Il n'était pas sujet d'un conte ni d'une légende, car, chose étrange, on l'oubliait sitôt qu'il était parti, mais lorsque venaient les jours où il devait normalement refaire son apparition, il resurgissait dans les mémoires, on narrait son histoire aux plus jeunes et on recommençait à se lancer dans de grandes spéculations sur le contenu de sa valise. Les hôtels libéraient une chambre, quelques habitants préparaient des repas simples mais fortifiants, on lui trouvait l'une ou l'autre leçon particulière à donner aux enfants sans que celle-ci eût nécessairement une quelconque utilité.

Personne ne se l'avouait vraiment, mais ce qui rendait sa venue si...

Et lorsqu'il revenait, on lui montrait les photos des nouveau-nés, des mariages, des kermesses, des cavalcades et des ducasses; les preuves des retrouvailles, les progrès, les maisons rebâties après les incendies, les récoltes nombreuses, les malheurs partagés, les défis et les acquis.

Mais ça ne se passait pas toujours comme ça... On l'avait vu battre la poussière de ses chaussures au sortir d'un petit bourg étriqué d'âmes austères. Trop lourdes avait-il dit, je n'ai plus la force après toute cette route, et

cette valise qui ne cesse de s'appesantir...

Il était vrai qu'au fil des ans, elle se plombait davantage, arquant la silhouette du petit homme, affaissant son regard, laissant une empreinte inaltérable dans les matelas, griffant les escaliers de bois, ...

Mais on ne regardait pas trop à cette peine, le bonheur n'était que plus palpable à chacun de ses passages. Un jour, à bout de souffle, l'échine courbée, il frappa à une porte inconnue dans un petit hameau essaimé près d'une ville nouvelle. Le gîte lui fut offert mais par simple devoir. Les enfants mis au lit, les tv vite éteintes. On l'observa longuement. Sans un mot, soupçonneux. Étranger sans métier, sans famille, il leur sembla soudain une proie très facile.

Au matin, ils exigèrent de lui le prix de son hébergement ; il n'avait pas d'argent. Il les regarda sobrement, un sourire infime aux lèvres, déjà sur la partance. Il était fatigué de leur mauvais accueil, le lit était pourri, la chambre humide et sale, le dîner chiche, la compagnie absente. Les insultes murmurées, la convoitise visible. Sa valise trônait tout en haut, sur le premier palier. Il n'avait pas eu le courage de la redescendre. On lui proposa de laisser là l'objet en gage contre un juste paiement des services rendus. Il consentit lassé. Sortit. Mais ne s'éloigna pas.

À peine le huis clos, les hôtes encerclèrent la valise esseulée. Curieusement, elle n'avait pas d'ouverture, une

simple poignée, une surface lisse, sans la moindre fente ni couture. Ils usèrent de ciseaux et de couteaux mais sa matière restait inviolable.

La fureur montait, le mystère arrogant troublait leur raison et augmentait leur peur. Munis de scies, il finirent, au bout de plusieurs heures, par éventrer le cuir.

Dehors, le petit homme poussa un léger gémissement.

Le père, de ses mains épaisses, fourragea par l'ouverture l'intérieur du bagage. La famille entière le fixait, les traits crispés, durcis par la tension. Ils virent soudain une expression de pure surprise, d'abasourdissement complet envahir la face jusqu'alors hargneuse du père. Il retira sa main brusquement puis l'inspecta scrupuleusement.

Dehors, un long frisson parcouru le petit homme.

La main du père ne lui faisait pas mal à proprement parler, la sensation était pourtant loin d'être agréable. Elle était comme écaillée par le froid, nue, jusqu'à l'os.

- Alors ? grogna le frère aîné...

- Chut ! répondit le père d'une voix emplie de crainte

- Quoi le vieux, dit le frère, moi ça ne me fait pas peur !

Et joignant le geste à la parole, il plongea ses deux mains dans l'embrasement, et d'un coup sec écarta les plaies béantes de la valise jusqu'à obtenir un trou grand comme une assiette à spaghetti.

Dehors, les vêtements du petit homme commencèrent à se décolorer jusqu'à devenir d'un tendre rose chair.

Le trou fait, l'aîné contempla ses mains, interloqué : ses doigts lui semblaient gourds et solides, comme durcis par le gel. Pendant ce temps, le plus jeune des enfants, à peine âgé de trois ans, se pencha dessus la trouée :

- Ce que c'est noir et profond, dit-il

- Ce que c'est noir et profond, répondit l'écho...

Amusé, il éclata de rire et passa sa tête à l'intérieur.

Dehors, la blondeur des cheveux du petit homme prirent la couleur de l'or.

- Oh..... ce que c'est beau, dit l'enfant.

Puis retirant sa tête, il ébroua une chevelure devenue soudain plus longue et ondoiyante.

Un frémissement parcouru l'assemblée... Cet enfant voyait et ressentait des choses que les deux hommes n'avaient pu percevoir.

- Montre nous ce que tu vois, somma l'aîné, tenant sa main pétrie de glace.

- Une lampe, dit l'enfant

Et sortant l'objet, il replongea à l'intérieur :

- Un livre d'histoires

Il retira l'objet sans même regarder.

-Une flûte...

Et continua ainsi, dans le silence consterné de ses frères, à ponctuer ses découvertes d'un rire, tout en nommant les trésors qu'il déposait à ses pieds.

Dehors, la stature du petit homme devient plus imposante, comme étirée de l'intérieur.

Mais aux pieds de l'enfant, les hommes rudes ne voyaient, eux, que des choses abjectes, honnies jusque dans leurs pires cauchemars : des bêtes rampantes et gluantes, un objet ensanglanté, des miroirs renvoyant des visages mauvais, des livres emplis de souvenirs pénibles, les portraits de leurs précédentes victimes, .. le tout imprégnés d'odeurs fétides et de plaintes déchirantes.

Dehors, l'homme rayonnait maintenant d'une indicible lueur.

L'enfant commençait à se lasser de ce jeu sans compagnon. Il s'arrêta enfin. Autour de lui, ses frères, son père, les femmes en retrait paraissaient frappés de stupeur. N'osant avancer ni reculer. Immobiles, condamnés dans la contemplation de leurs propres terreurs.

Alors, l'homme resté au dehors avança vers la porte de la maison. Il sonna une fois, comme la veille, exactement à la même heure du jour.

Mais cette fois, ce fut la crainte qui accueillit le tintement. Personne ne se sentait la force d'aller ouvrir et par là même de briser la fascination morbide qui les emprisonnait tous autour de cette valise au contenu violé.

L'enfant seul, dévala l'escalier, et d'un grand rire ouvrir la porte :

-Ah, c'est toi, Monsieur, qu'ils sont beaux tes jouets !!!

-Je suis venu, dit l'homme, payer ma dette à tes parents
Et déposant trois plumes dans la paume de l'enfant, il

gravit avec lui les marches vers le palier.

Le père reçut la somme : trois pièces d'aspect antique, auréolées d'or.

-Merci, dit-il bredouillant, voulez-vous que nous vous aidions à prendre votre bagage. Il vous semblait si lourd.

-Ça ira, répondit l'homme, ce ne sera plus nécessaire.

Il se pencha sur la valise, l'ouvrit bien grande, comme si elle n'avait jamais été magiquement close puis se pencha à l'intérieur. Il en sortit deux grandes ailes :

- ça faisait longtemps... leur dit-il, avec un sourire amusé.

Elles lui allaient encore à merveille.

Il descendit, ouvrit la porte, ne se retourna pas et prit son envol.

Dans la maisonnée, ça sentait le petit pain tout juste sorti du four, un air de musique bourdonnait. Sur le palier, plus de valise, juste quelques jouets et l'enfant au milieu.

Et dans la froide main du père, trois plumes frissonnaient doucement.

Laurence de Ste Maréville

« Ce qui compte avant tout c'est d'être convenablement protégé. » Henri Michaux

Quelques mots à l'occasion des fêtes de fin d'année...

La tonalité sera légèrement différente de celle des années précédentes. Le poème, la nouvelle se sont inscrits dans une autre démarche. Ont-ils le temps de se poser, de (se) construire efficacement ? Le lecteur se fait rare, l'auteur s'interroge.

Aussi je vous écris, sans ambages, l'espace d'avaler notre café.

Quelque chose ne tourne pas rond. Oubliés des valeurs sûres, de celles qui font progresser : le respect de chacun ; la bienveillance, l'affabilité dans les regards et les gestes ; l'écoute et la main tressée. Banaux à ne plus s'en soucier.

Chacun sa route ; sa recherche égoïste de bonheur, de félicité, d'allégresse ; chacun sa bulle. Le passant évite au possible se de placer dans une situation de faiblesse, de se mettre en danger tant soit peu pour pouvoir soulever l'ami, le voisin... de son magma ambiant. Le système cultive cet état de fait.

C'est bientôt Noël, Dieu y pourvoira dans son infinie bonté. Allons prier.

Flânons dans les allées, profitons de notre peu de temps libre, réapprenons le sourire. Accrochons les paumes des plus jeunes aux vitrines toutes flammes dehors. Laissons-nous attiser et attirer à grands renforts de réduction, laissons-nous fidéliser. Les cartes des magasins, utilisées sous forme de crédit ou non au choix de l'acheteur, nous le permettent. Nous serons alors archivés en tant que salarié, architecte, chef d'entreprise... Les "autres", ceux qui œuvrent dans un statut d'indépendant aux revenus non fixes, les sans-emploi ; les célibataires, les divorcés(es), les veufs(veuves) ; ceux qui perçoivent une pension etc... n'y ont pas accès. Ils sont mis en marge. Les prix scalpés sont réservés à ceux qui ont les moyens pécuniers. Simple tactique commerciale.

Enfin, rentrons chez nous, là où il devrait faire toujours chaud quelque part. Rêvons de l'âtre entretenu, si chère à de nombreux poètes, au pin qui fleurit bon, à l'orange piquée de clous de girofles.

Nous sommes propriétaires. Si nous sommes locataires, nous sommes salariés avec un revenu équivalent au minimum à trois fois le montant du loyer ; ou mariés à un salarié ; ou nous bénéficions éventuellement de facilités particulières en tant qu'employé(e) de mairie, de l'éducation, personnel d'ambassade... ; ou bien encore nous avons eu des relations avec des personnes devenues rares qui ont eu le cran personnel et les moyens prouvés et ouverts à tous, de se porter caution pour nous. Nous sommes chanceux.

Marc, comme tant de personnes en demande de logement, n'a pas eu cette opportunité. À la recherche d'un travail dans une nouvelle région (avant chaque entretien d'embauche, notons que l'employeur potentiel lui réclame une adresse stable, pas celle d'une chambre d'hôte !) et alors qu'il est détenteur d'un pécule important à hauteur de plusieurs années de loyer (sans pour autant pouvoir s'acheter comptant une demeure), il s'est vu refuser toute location en Habitation à Loyer Modéré, puisqu'il n'a pas à cet instant précis l'assurance de rentrées régulières consécutives à un emploi et suffisantes selon les critères précédemment énoncés. Au fou !

Marc se bat à présent chaque jour pour trouver un toit pour l'abriter la nuit, les foyers d'accueil n'existent pas en nombre suffisants. Le prix d'une chambre d'hôtel avalerait sa réserve trop rapidement, tel un repas rapide mais non consistant (il l'a tenté pourtant au début), sans résoudre son problème d'adresse et donc d'emploi. Les exclus s'amoncellent d'années en années. Comment s'étonner du nombre croissant des sans-logis dans la capitale et ailleurs ?

Pêle-mêle, nous pourrions ainsi multiplier les exemples qui font que nous pourrions basculer d'une simple pichenette, d'un état correspondant à la norme ambiante et reconnu, à celui d'anonyme vers lequel l'intérêt et le regard de la société et de l'homme se détourne.

Faut-il être fier de n'en être pas, d'avoir su agir à temps pour (comme s'il y avait des assurances sans faille), faut-il pendre la joie comme elle vient, pour pouvoir survivre à tout ça et redresser la tête ?

À cette période de l'année, plus spécialement dédiée aux partages familiaux et amicaux, nous pourrions aussi commencer un débat sur le problème plus entrouvert cet été, des personnes âgées et de leur isolement. En parallèle, dessiner un démêlé sur les cultures qui prennent soin de leurs anciens dans le contexte du cadre familial, quelques soient leurs handicaps respectifs.

Nous pourrions aussi oublier la poésie du quotidien, les mots absents, inadaptés ou présents mais sans intériorité ni factuelle implication ; parler également de la mode du voyeurisme ; du tout-nouveau-décalé-criard-tout-beau ; de l'éternel mythe du frondeur, du révolté qui prend sa liberté sur l'échine d'autrui...

Oui, nous pourrions.

Je vous partagerai cependant, un jour prochain, ma ballade au cœur des arbres nus à l'approche des cervidés discrets ; vous glisserai le regard époumoné et les questions muettes de certains enfants.

Il est ce feuillage de verre blanc
entre respiration et temps bourru.

Le galop des pierres dans la bouche béante.
Le petit matin frileux à débiter des blasphèmes.
L'alidade.

Un tracé dépouillé m'étreint.
Silhouette qui bouge
d'air, d'eau, de vent
elle se fond au gré des nuances.

Ma couleur première restera-t-elle la lumière ?

Soie sauvage, incandescente
plus je la frôle,

moins elle me le pardonne.

©Laurence de Ste-Maréville

Jean-Pierre Clémenton

[À l'enfant tué en Irak]

Cinq Irakiens, dont un enfant de 12 ans et quatre combattants anti-coalition, ont été tués mercredi soir dans deux affrontements entre troupes américaines et membres de la guérilla dans le centre de Mossoul, Ah la mousseline de Mossoul, les montagnes de Mossoul, les toits plats de Mossoul l'incroyable talent de ses artisans ; une petite visite au Louvres vous permettra d'admirer le merveilleux baptistère de saint Louis bricolé dans cette merveilleuse Ninive il y a plus de de 800ansun enfant de 12 ans?..... des membres de la guérilla ont lancé des grenades et ouvert le feu sur un véhicule Humvee équipé d'un moteur 8 cylindres en V développant une puissance de 130 chevaux dans le quartier de Hay Masraf et des soldats ont riposté par des tirs, (la version M1069 de ce véhicule peut être équipée d'un canon léger de 105mm ; sa charge utile est de 1135kg et peut transporter sans problèmes 6 hommes..... et 22 projectiles) tuant l'un de leurs assaillants, a indiqué le capitaine Fathi Salah Zubeidi,et un enfant.

*En hommage au poème **Arènes** de Stéphane Méliade*

Entre deux arènes,
Entre deux arènes
L'espace n'existe pas
Il m'arrive d'oser regarder
regarder.....
le gravier
la plage blanche
Entre chaque pierre
chaque silice érodé
une arène
Un lion minuscule ,
Un gladiateur
Mais point d'intermède
Les intermèdes sont.....
entre chaque gravier.....
une arène
un lion minuscule
un gladiateur morts pointillant le temps
un amour qui s'affaire...
à meubler les arènes ?
remplacer les morts?
oublier le temps.....
à l'oublier ?
les Intermezzi sont en gestation
sans papiers
Sans horloge
ni horizons

29/11/2003

Karl Létourneau

nos noces en pointes
luxe ouaté au bout du nord
dans le silence des traîneaux

périr à fond -jardin de temps-
transi
entre les bras d'une année dormante

on se dépêche
au doux moment lisse
toucher de patin sur la vitre

nos pas fondus sur l'Histoire
l'événement des annuelles attendues

TABLE DES MATIÈRES

BOULES ET CONTES DE NOËL DANS FRANCOPLIS3



DÉCEMBRE 2021	3
<i>Jeanne Gerval-Arouff</i>	3
De nuages et d'écumes... ..	3
<i>Monique W. Labidoire</i>	5
Le houx de Noël	5
<i>Alena Meas</i>	6
<i>Dominique Zinenberg</i>	8
Quelques boules de Noël quelque peu ironiques	8
<i>Dana Shishmanian</i>	13
Initiation	13
<i>Michel Ostertag</i>	14
DÉCEMBRE 2020	16
<i>Jeanne Gerval-Arouff</i>	16
<i>Patricia Laranco</i>	18
<i>Roselyne Fritel</i>	19
Poèmes du confinement en offrande à Noël	19
L'iris rouge	21
<i>Claude Luezior</i>	22
La crèche de mon enfance... ..	22
Le Noël d'Elia, la petite chienne de mon enfance.....	22
<i>Dominique Zinenberg</i>	24
<i>Gertrude Millaire</i>	27
<i>Michel Ostertag</i>	28
Paroles de sapin	28
Trois contes de Noël.....	30
<i>Dana Shishmanian</i>	36
Le sens magnétique	36
<i>Doina Cernica</i>	37
L'ours jaune.....	37
DÉCEMBRE 2019	41
<i>Roland Nadaus</i>	41

Joyeux, bon et beau Noël : mais à quand la paix sur Terre ?.....	41
<i>Michel Ostertag</i>	44
Le Père Noël est en arrêt maladie... ..	44
<i>Mireille Diaz-Florian</i>	47
Boules-Haïku de Noël	47
<i>Dana Shishmanian</i>	49
Trinité	49
<i>Doina Cernica</i>	51
Le merle noir	51
DÉCEMBRE 2018	58
<i>Nicole Barrière</i>	58
Temps de Noël.....	58
<i>Michel Ostertag</i>	60
<i>Éliette Vialle</i>	61
Le bébé de Noël... ..	61
<i>Dana Shishmanian</i>	64
Souvenirs de Noël.....	64
DÉCEMBRE 2017	66
<i>Nicole Barrière</i>	66
Neiges nouvelles en Velay-Forez	66
<i>Gertrude Millaire</i>	69
<i>Dana Shishmanian</i>	70
Le thé sans goût	70
<i>Michel Ostertag</i>	72
<i>Dominique Zinenberg</i>	73
Cette année-là... Un conte de Noël	73
DÉCEMBRE 2016	78
<i>Gertrude Millaire</i>	78
<i>Karim Cornali</i>	80
L'arbre aux oiseaux	80
<i>Dominique Zinenberg</i>	82
La hotte vide du Père Noël	82
<i>Dana Shishmanian</i>	86
Voyage d'hiver	86
DÉCEMBRE 2014	88
<i>Dana Shishmanian</i>	88
Une année en poésie. Récit intime en 23 haïkus.....	88
<i>Gertrude Millaire</i>	92

<i>Dominique Zinenberg</i>	93
Soirée d'hiver.....	93
<i>Éliette Vialle</i>	97
<i>Doina Cernica</i>	98
L'oiseau voyageur	98
DÉCEMBRE 2012	102
<i>Gertrude Millaire</i>	102
Conte d'un ami – Noël 73 : Daniel Brazeau	102
Conte d'une amie – Clochelune : La Petite Fille et la	
Poésie (écrit en 1994)	103
<i>Éliette Vialle</i>	105
Noël en famille... en visite	105
Noël en famille, chez soi !	106
<i>Michel Ostertag</i>	107
<i>Dana Shishmanian</i>	108
Poète	108
DÉCEMBRE 2011	109
<i>Gertrude Millaire</i>	109
Dis, le Père Noël, un mythe ou une réalité ?.....	109
<i>Michel Ostertag</i>	111
Noël marqueur du temps.....	111
DÉCEMBRE 2010	113
<i>Gertrude Millaire</i>	113
Suffit d'y croire	113
<i>Michel Ostertag</i>	114
<i>X Matinaux</i>	116
Septembre	116
<i>Nicolas Kelig</i>	117
<i>Lilas</i>	119
Demain, l'Histoire : poème de Gaston Miron	119
DÉCEMBRE 2009	120
<i>Juliette Clochelune (Schweisguth)</i>	120
Demain, une nuit.....	120
<i>Hélène Soris</i>	121
Veille de Noël.....	121
<i>Gertrude Millaire</i>	123
<i>Serge Maisonnier</i>	125
<i>André Chenet</i>	127
La cantate des amants	127

<i>Philippe Vallet</i>	129
[Pour vivre poétiquement]	129
DÉCEMBRE 2008	132
<i>Philippe Valet</i>	132
DÉCEMBRE 2007	134
<i>Gertrude Millaire</i>	134
Magie blanche	134
<i>Michel Ostertag</i>	135
Noël, Noël.....	135
Flocons de neige	136
Père Noël, donnez-moi envie de croire en vous.	137
<i>Cécile Guivarch</i>	138
DÉCEMBRE 2006	139
<i>Cécile Guivarch</i>	139
<i>Michel Ostertag</i>	140
Noël est un jour de fête et de paix... ..	140
<i>Teri Alves</i>	141
<i>Sabine Chagnaud</i>	142
DÉCEMBRE 2005	143
<i>Cécile Guivarch</i>	143
<i>Yves Heurté</i>	144
La petite fille.....	144
Noël aujourd'hui	144
<i>Jean-Marc La Frenière</i>	146
Un violon de papier	146
<i>Alain Leroux</i>	148
Les étoiles.....	148
<i>Gilles Bizien</i>	149
DÉCEMBRE 2004	150
<i>Cécile Guivarch</i>	150
<i>Isabelle Servant</i>	151
<i>Stéphane Méliade</i>	152
La fonte du temps	152
Soleil d'hiver	156
DÉCEMBRE 2003	158
<i>Florence Noël</i>	158
La valise.....	158
<i>Laurence de Ste Maréville</i>	166
<i>Jean-Pierre Cléménçon</i>	171

[À l'enfant tué en Irak]	171
En hommage au poème Arènes de Stéphane Méliade	172
<i>Karl Létourneau</i>	173
TABLE DES MATIÈRES	175